

Les rapports de production: travail productif et travail improductif

Michel Freyssenet

▶ **To cite this version:**

Michel Freyssenet. Les rapports de production: travail productif et travail improductif. 1971. hal-01245150

HAL Id: hal-01245150
https://hal.science/hal-01245150

Preprint submitted on 16 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES RAPPORTS DE PRODUCTION : TRAVAIL PRODUCTIF, TRAVAIL IMPRODUCTIF

Document de travail

Freyssenet Michel
CSU

1. Introduction

1. 1. Le concept de classe

Le mode de production de concepts qui consiste à énumérer toutes les différences que présente un phénomène donné par rapport à des phénomènes de même type mène à une impasse. Tel est le cas des définitions des classes sociales comme "constellation" spécifique de conditions d'existence et de position dans la hiérarchie sociale. Certes, en introduisant la position sociale parmi les variables, on évite l'erreur "essentialiste" qui consiste à définir un groupe donné par des "propriétés intrinsèques". On tend à considérer chaque classe comme étant une position dans des rapports sociaux de nature hiérarchique. Cependant, la seule accumulation de données empiriques engendre des doutes sur ce mode d'élaboration théorique. En effet, comment expliquer qu'à conditions et positions voisines si ce n'est identiques des "individus", qui ne présentent donc pas d'écart sur les variables retenues et qui par conséquent devraient être mis dans la même classe, ont en fait des comportements, des attitudes, des idéologies sensiblement différents. Il en est ainsi à l'heure actuelle d'un nombre croissant d'employés et d'ouvriers qualifiés. Leurs conditions de travail, le contenu même de ce dernier, deviennent semblables. D'ores et déjà, leurs revenus sont de même niveau, et il tend en être de même pour leurs diplômes scolaires. Enfin, leur statut social est maintenant très voisin. Les quelques écarts qui subsistent ne peuvent raisonnablement "expliquer" les profondes différences dans des domaines aussi divers que : la consommation, la composition familiale, les comportements politiques, l'attitude face à la culture dominante, etc. Inversement des "individus", qui ont vu leurs conditions d'existence et leur position sur l'échelle sociale se modifier sensiblement non seulement par rapport à leurs conditions et positions antérieures mais aussi et surtout par rapport à celles des autres "catégories sociales" qui elles ont conservé les mêmes pratiques et les mêmes idéologies.

Freyssenet M., “Les rapports de production: travail productif et travail improductif”, Paris, CSU, 1971, 59 p. Édition numérique, freyssenet.com, 2006, 504 ko.

L'analyse des écarts sur des variables fondamentales ne peut que fournir des résultats incertains, précisément parce que ces écarts varient. Il faudrait re-délimiter constamment les classes sociales. Enfin, en raison d'un tel mode de production, le concept de classes ne peut rendre compte de la variation de ces écarts.

La méthode de Marx est tout autre. Posant délibérément un déterminant (la production de la valeur), il construit logiquement un système complet de détermination qui ne reçoit sa validation que de son pouvoir de rendre compte du plus grand nombre de phénomènes (ce paragraphe sera ultérieurement développé).

Marx pose comme détermination des classes sociales la position dans les rapports de production, c'est-à-dire la place tenue par les producteurs et, éventuellement les non producteurs, par rapport aux moyens de production (moyens de travail et matières premières). On sait que le livre III de Capital se termine sur le chapitre inachevé des classes sociales. On peut cependant, à travers ce que Marx dit du travail productif et du travail improductif, lorsqu'il aborde tel ou tel point, essayer de reconstituer les différents rapports de production présents dans une formation sociale où le mode de production capitaliste est dominant. Si nous parvenons à les établir, nous serons alors en mesure de proposer une délimitation des classes sociales, dont le besoin se fait d'autant plus sentir que croissent des catégories de salariés appelées "'intermédiaires" précisément parce que l'on ne sait pas trop qu'elle est leur position face au capital.

1. 2. La portée théorique et pratique d'un tel travail

Si les mécanismes de fonctionnement du mode de production capitaliste décrits par Marx sont exacts, la position dans les rapports doit permettre de rendre compte :

1°) de l'évolution des conditions d'existence et de la position sociale de chaque classe et fraction de classe (essentiellement ici, en raison du niveau de concentration, et d'accumulation du capital atteint).

2°) du rôle historique objectif de chaque classe et fraction de classe (essentiellement, ici, en raison de la contradiction entre forces productives et rapports de production, ce point sera ultérieurement développé).

Indiquons de suite que pour Marx, les travailleurs productifs constituent le prolétariat, appelé encore classe ouvrière, et que seul le prolétariat est « objectivement » révolutionnaire.

> *"(Le prolétariat est) la classe des ouvriers modernes qui ne vivent qu'à la condition de trouver du travail, et qui n'en trouvent que si leur travail accroît le capital"*.
> *Marx K., Engels F., Manifeste du Parti Communiste,* Éditions sociales, Paris 1970, p. 41.

> *"En économie politique, il faut entendre par prolétaire, le salarié qui produit le capital et le fait fructifier, et que M. Capital (…) jette sur le pavé dès qu'il n'en a plus besoin"*.
> Marx K., *Le Capital,* Livre 1, tome 3, Éditions sociales, Paris, 1950, tome 3, p. 55 (note).

> *"De toutes les classes subsistant aujourd'hui en face de la bourgeoisie, le prolétariat seul forme une classe réellement révolutionnaire. Les autres dépérissent et s'éteignent devant la grande industrie, dont le prolétariat est le produit le plus propre"*.

"*La classe moyenne, le petit industriel, le petit commerçant, l'artisan, le cultivateur, tous combattent la bourgeoisie pour sauver leur existence comme classes moyennes. Ils ne sont donc plus révolutionnaires, mais conservateurs ; bien plus, ils sont réactionnaires, car ils cherchent à faire tourner en arrière la roue de l'histoire. S'il leur arrive d'être révolutionnaires, c'est qu'il se voient exposés à tomber bientôt dans la condition des prolétaires, c'est qu'ils défendent non pas leurs intérêts présents, mais leurs intérêts futurs, c'est qu'ils abandonnent la position de leur classe pour adopter celle du prolétariat*".
Marx K., Engels F., *Le Manifeste Communiste*, in *Karl Marx*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1963, tome 1, p. 171-2.

"*(…) L'antistrophe est une citation lassallienne de la plus belle eau : "en face de laquelle (de la classe des travailleurs), toutes les autres classes ne forment qu'une masse réactionnaire*".

"*Dans le Manifeste Communiste, il est dit : "de toutes les classes qui, de nos jours, se trouvent face à face avec la bourgeoisie, le prolétariat seul est vraiment révolutionnaire. Les autres classes déclinent et sombrent avec l'essor de l'industrie ; le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus authentique*".

"*Ici, la bourgeoisie est conçue comme la classe révolutionnaire - comme véhicule de la grande industrie - face aux féodaux et aux couches moyennes résolus à conserver toutes leurs positions sociales, qui résulteraient de modes de production périmée. Ces classes ne forment donc pas avec la bourgeoise une seule et même masse réactionnaire*".

"*D'autre part, le prolétariat est révolutionnaire vis-à-vis de la bourgeoisie. En effet, issu, lui-même de la grande industrie, il tend à dépouiller la production de son caractère capitaliste, que, la bourgeoisie, elle, cherche à perpétuer. Le Manifeste ajoute cependant que "les classes moyennes… deviennent révolutionnaires lorsqu'elles se voient exposées à tomber bientôt dans la condition des prolétaires…*"

"*De ce point de vue, il y a une absurdité supplémentaire à dire que les classes moyennes "forment une même masse réactionnaire" avec la bourgeoise et les féodaux par-dessus le marché, face à la classe ouvrière*".
Marx K., *Critique du Programme de Gotha*, in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 1, p. 1422.

1. 3. Les textes de Marx

Marx n'a jamais traité systématiquement du travail productif et du travail improductif. Il projetait de le faire dans le livre IV. Il a cependant laissé des notes préparatoires à la rédaction de ce livre qui nous sont connues (incomplètement) en français à travers des éditions partielles. Parmi elles, nous trouvons plusieurs textes très éclairants sur l'argumentation de Marx.

- *Histoire des doctrines économiques,* mise en forme par K. Kaustky, Éditions Costes, Paris, 1947, 8 tomes, traduction de Molitor.
- *Fondements de la critique de l'économie politique,* mise en forme et traduction par R. Dangeville, Anthropos, Paris, 1967 et 1968, 2 tomes.
- *Matériaux pour l'Économie,* mise en forme et traduction par M. Rubel, in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963.

- *Un chapitre inédit du Capital,* mise en forme et traduction par R. Dangeville, Union générale d'édition, Collection 10/18, Paris.

L'exposé le plus complet de la position de Marx se trouve dans le tome 2 de *l'Histoire des Doctrines Économiques*, où il critique la thèse d'Adam Smith sur le sujet.

Cependant, dans *Le Capital,* nous trouverons aussi des textes de première importance comme nous le verrons. Parce que "la distinction entre travail productif et travail improductif est importante eu égard à l'accumulation, car seul l'échange contre le travail productif est une des conditions de la reconversion de la plus-value en capital [1], Marx est constamment amené à en parler, qu'il traite du capital commercial, des frais de circulation, de la division manufacturière du travail, du profit et du taux d'intérêt ou bien de l'industrie des transports.

Nous ne sommes, par conséquent, pas sans matériaux. Mais pour les rassembler il est nécessaire de lire l'ensemble de ses écrits, et pour les comprendre et les articuler, il faut avoir bien assimilé en particulier la théorie de la valeur. C'est en effet une nécessité pour ne pas faire de contresens sur certains textes.

1. 4. Les difficultés pour présenter correctement la position de Marx

Des difficultés de compréhension existent pour plusieurs raisons. Fréquemment, Marx, pour critiquer telle ou telle thèse, la fait sienne, la développe logiquement pour enfin faire apparaître les absurdités, les contradictions auxquelles elle aboutit. Mais son argumentation se déroule sur des chapitres entiers de telle façon qu'une incompréhension du contexte fausse complètement le résumé que l'on peut faire de la position de Marx. Il en est ainsi dans le tome 2 de *l'Histoire des Doctrines Économiques*, lorsqu'il critique le deuxième critère du travail productif qu'Adam Smith croit devoir formuler : la production de marchandises.

N'ayant pas traité, systématiquement de la question qui nous préoccupe, il n'a pas apporté toute la précision dans les termes, qu'un lecteur peu averti peut souhaiter. Ainsi, il emploie "production", "productif" parfois au sens général, parfois au sens du mode de production capitaliste. Ou bien il définit ailleurs des concepts dont la formulation peut induire en erreur : ainsi de la "richesse matérielle" qui n'est nullement pour lui l'accumulation de produits matériels, mais l'accumulation de valeur quel qu'en soit l'aspect concret : argent, produits matériels ou immatériels.

Le terme "productif" est utilisé également pour qualifier tout autre chose que le travail, le capital, la consommation, etc… Des confusions peuvent en découler.

Marx reconnaît lui-même hésiter entre une définition stricte et l'acception courante d'un terme. Tel par exemple : le revenu.

> *"Le lecteur remarquera que nous employons le mot revenu dans deux sens différents : d'une part, pour désigner la plus-value en tant que fini périodique du capital ; d'autre part, pour en désigner la partie qui est périodiquement consommée par le capitaliste ou jointe par lui à son fonds de consommation. Nous conservons ce double sens parce qu'il s'accorde avec le langage usité chez les économistes anglais et français".*
>
> Marx K., *Le Capital*, Livre I, tome 3, ch. 24, Les Éditions Sociales, Paris, 1950, tome 3, p. 32.

[1] Marx K. *Matériaux pour l'Économie*, in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 2, p. 938, Traduction M. Rubel.

Les travaux d'auteurs se réclament ou étudiant Marx et abordant la distinction productif-improductif ne sont pas satisfaisants, soit parce qu'ils en restent à des généralités (comme nous le verrons, le fait de reproduire correctement la définition du travail productif, à savoir le travail qui produit de la plus-value, ne permet pas d'établir d'emblée un classement des travailleurs. Il faut, en effet, répondre à la question : quand peut-on dire qu'un travailleur produit de la plus-value ? et alors on constate que de nombreuses difficultés surgissent), soit parce qu'ils ne présentent pas en définitive le travail productif comme un rapport social entre le capital et le travail (ils réintroduisent des déterminations "externes", soit de type technique - la matérialité du produit dans le cas, par exemple, du *Traité Marxiste d'Économie Politique*. *Le Capitalisme Monopoliste d'État* - de type normatif - la partie utile du produit opposée à sa partie superflue dans le cas de l'ouvrage de Baran et Sweezy, *Le capitalisme monopoliste*, Maspéro, Paris, 1968). Nous reviendrons sur ces présentations erronées.

1. 5. Le contenu de la présente étude

Précisément parce que l'argumentation de Marx n'est pas simple, on ne cherchera pas ici à la résumer. Au contraire, les textes dont on dispose seront très largement cités, et commentés au fur et à mesure. D'ailleurs leur éparpillement dans les écrits de Marx rend utiles les longues citations.

Le travail va consister à les ordonner de telle façon que la cohérence du propos apparaisse nettement, compte tenu du niveau de compréhension auquel je suis parvenu, et à présenter les difficultés qui subsistent.

Indiquons cependant, que si Marx, à tel ou tel endroit de son oeuvre, a qualifié de productif ou d'improductif tel ou tel travail, il n'en a pas toujours donné la démonstration. Dans certains cas seulement, on essaiera d'en proposer une.

Avant d'en venir à la présentation des textes, il est nécessaire de rappeler brièvement les principales propositions de la théorie de la valeur.

1. 6. Rappel des principales propositions de la théorie de la valeur

L'utilité reconnue par plusieurs personnes d'une production, quel qu'on soit son aspect (matériel ou immatériel) en fait une valeur d'usage. Qu'elle ait pour but de satisfaire l'estomac ou la fantaisie importe peu. Sa consommation en consacre la valeur d'usage. Elle matérialise la richesse d'une société, quelle que soit la forme sociale de cette richesse.

Donc comme valeur d'usage, les produits sont avant tout de qualité différente. Par contre, il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction. Comme valeur d'échange, les marchandises ne peuvent être que de différentes quantités. De quelle quantité sont-elles différentes ?

De la quantité de travail humain qui s'y trouve cristallisée. En effet, les particularités des marchandises étant mises de côté, il ne leur reste qu'une seule qualité commune, celle d'être des produits du travail. L'étalon de leur valeur d'échange va donc être la quantité de travail humain qui a été socialement nécessaire pour les produire, c'est-à-dire le temps nécessaire compte tenu d'un degré moyen d'habileté et d'intensité et de la technologie la plus répandue au moment considéré.

Le produit du travail est, dans n'importe quel état social, valeur d'usage, mais il n'y a qu'une époque déterminée qui transforme presque systématiquement tout produit du

travail en marchandise, c'est celle où le travail lui-même devient marchandise, parce qu'il y a séparation du capital et du travail, c'est-à-dire celle ou domine ce mode de production capitaliste. Les rapports marchands ne sont pas bien sûr inexistants dans les sociétés pré-capitalistes, mais ils ne sont pas les rapports dominants, alors qu'ils le deviennent en mode de production capitaliste.

Comme toute marchandise, la force de travail sera rémunérée en fonction du temps nécessaire à sa production et reproduction, temps qui sera différent selon le type de travail effectué et le niveau de "civilisation" auquel la société sera parvenu.

Parce que le temps nécessaire à la production des moyens de subsistance des travailleurs est inférieur au temps de travail effectué par eux, un "surtravail" est dégagé. Or, ce surtravail est payé dans le prix de la marchandise. Le capitaliste fait payer au consommateur le surtravail, qu'il ne paie pas aux producteurs parce qu'il est détenteur des moyens de production. Le surtravail prend dans les conditions capitalistes de production la forme de plus-value.

2. Travail productif, travail improductif: définitions générales

2. 1. La production en général et la forme capitaliste de la production

Pour déterminer les différents rapports de production dans le mode de production capitaliste, il est évidemment sans intérêt de définir le travailleur productif comme le producteur de valeur d'usage. Tout produit, quel qu'en soit son aspect (matériel ou immatériel), étant une valeur d'usage dès lors qu'une quelconque personne en a un usage, aussi futile soit-il, et, par conséquent, la quasi-totalité des travailleurs devant être appelés productifs, cette définition tautologique ne peut que cacher la spécificité des rapports de production dans le mode de production capitaliste. Ce qui importe est de déterminer à chaque époque, comment se combinent les éléments de toute production : force de travail et moyens de production (moyens de travail et matières premières), qui eux ne sont pas particuliers à une époque donnée.

> *"Quelles que soient les formes sociales de la production, les travailleurs et les moyens de production en restent toujours les facteurs. Mais les uns et les autres ne le sont qu'à l'état virtuel tant qu'ils se trouvent séparés. Pour une production quelconque, il faut leur combinaison. C'est la manière spéciale d'opérer cette combinaison qui distingue les différentes époques économiques par lesquelles la structure sociale est passée. Dans le cas qui nous occupe, le point de départ est donné par la séparation de l'ouvrier libre d'avec ses moyens de production*".
> Marx K., *Le Capital*, livre II, tome 1, ch. 1, Éditions Sociales, Paris, 1960, tome 4, p. 38.

Alors que leurs prédécesseurs, les économistes dits "classiques" et tout particulièrement Adam Smith avaient découvert ce qui est essentiel dans la définition du travail productif, un grand nombre d'économistes post-classiques, à l'époque où le capitalisme devenait le mode de production dominant, a tenté de revenir à une définition générique. Marx ne cesse pas de les accabler de ses sarcasmes.

> *"Pour l'essentiel et du point de vue de l'économie politique, la définition que donne A. Smith du travail productif et improductif est juste. Ce que lui opposent les autres économistes, c'est :*

- ou bien du radotage (particulièrement ennuyeux chez Storch et Senior par exemple) ; ainsi chaque action a toujours, d'une façon ou d'une autre, quelque effet, bref, ils confondent le produit au sens naturel et au sens économique : (un) voyou est, lui aussi, un travailleur productif, parce qu'il produit indirectement des manuels de droit pénal (il est aussi juste de prétendre que le juge est un travailleur productif parce qu'il protège contre le vol) !
- ou bien les économistes modernes sont devenus de tels sycophantes du bourgeois qu'ils essayent de lui faire accroire que c'est une activité productrice que de faire la chasse aux pour sur sa tête ou de lui frotter la queue, parce que cela lui rafraîchit les idées et le dispose mieux pour le travail de bureau le lendemain".
Marx K., *Fondements de la critique de l'Économie Politique*. Anthropos, Paris, tome 1, 1967, p. 221, traduction R. Dangeville.

"Il faut toute l'étroitesse d'esprit du bourgeois, qui tient la forme capitaliste pour la forme absolue de la production, et donc pour sa forme naturelle, pour confondre ce qui est travail productif et ouvrier productif du point de vue du capital avec ce qui est travail productif en général, de sorte qu'il se satisfait de cette tautologie : est productif tout travail qui produit en général, c'est-à-dire qui aboutit à un produit, ou valeur d'usage quelconque, voire à un résultat quel qu'il soit".
Marx K., *Un chapitre inédit du Capital*, Union Générale d'Éditions, Collection 10/18, Paris, p. 225-226, traduction R. Dangeville.

"Depuis qu'Adam Smith a établi la différence entre le travail productif et celui qui ne l'est pas, la controverse sur ce point n'a pas cessé. Cette différence doit découler de l'analyse des différents aspects du capital. N'est-il pas aberrant dit M. Senior, par exemple, (ou dit quelque chose d'approchant), qu'un fabricant de pianos puisse être un travailleur productif, alors que le pianiste ne l'est pas, car sans le pianiste, le piano n'aurait pas de sens ? N'empêche que c'est ainsi. Le fabricant de piano reproduit du capital, alors que le pianiste échange seulement son travail contre du revenu. Mais le pianiste ne produit-il pas de la musique et ne satisfait-il pas notre sens musical, bref ne produit-il pas d'une certaine manière ? Effectivement, son travail produit quelque chose ; mais il n'est pas pour autant productif au point de vue économique ; il n'est pas plus productif que le travail du fou qui délire !
Marx K., *Fondement de la critique de l'Économie Politique*, Anthropos, Paris, tome 1, 1967, p. 252-253 (note), traduction R. Dangeville.

En quoi donc la production capitaliste se distingue-t-elle de la production en général?

"En étudiant le procès de travail sous son aspect le plus simple, commun à toutes ses formes historiques, comme acte qui se passe entre l'homme et la nature, nous avons vu que "si l'on considère l'ensemble de ce mouvement au point de vue de son résultat, du produit, alors tous les deux, moyen et objet de travail, se présentent comme moyens de production, et le travail lui-même comme travail productif" (voir tome 1, ch. VII, p. 1983, Éditions sociales).

"L'homme crée un produit en appropriant un objet externe à ses besoins, et dans cette opération, le travail manuel et le travail intellectuel sont unis par des liens indissolubles, de même que dans le système de la nature le bras et la tête ne vont pas l'un sans l'autre.

"*A partir du moment, cependant, où le produit individuel est transformé en produit social, en produit d'un travailleur collectif dont les différents membres participent au maniement de la matière à des degrés très divers, de près ou de loin, ou même pas du tout, les déterminations de travail productif, de travailleur productif, s'élargissent nécessairement. Pour être productif, il n'est plus nécessaire de mettre soi-même la main à l'oeuvre ; il suffit d'être un organe du travailleur collectif ou d'en remplir une fonction quelconque, la détermination primitive du travail productif, née de la nature même de la production matérielle, reste toujours vraie, par rapport au travailleur collectif considéré comme une seule personne, mais elle ne s'applique plus à chacun de ses membres, pris à part.*

"*Mais ce n'est pas cela qui caractérise d'une manière spéciale le travail productif dans le système capitaliste. Là, le but déterminant de la production, c'est la plus-value. Donc, n'est censé être productif que ce travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital. Un maître d'école, par exemple, est un travailleur productif, non parce qu'il forme l'esprit de ses élèves, mais parce qu'il rapporte des pièces de cent sous à son patron. Que celui-ci ait placé son capital dans une fabrique de saucissons, c'est son affaire. Désormais, la notion de travail productif ne renferme plus simplement un rapport entre activité et effet utile, entre producteur et produit, mais encore, et surtout, un rapport social qui fait du travail l'instrument immédiat de la mise en valeur du capital*".
Marx K., Le Capital, livre I, tome 2, chapitre 16, Éditions Sociales, Paris, tome 2, 1948, p. 183-184, traduction J. Roy.

Ce qui différencie le mode de production capitaliste des autres modes de production, c'est qu'il contraint au surtravail non pas dans le but de produire plus de valeurs d'usage, mais pour produire de la plus-value, pour obtenir un capital accru, qui, à son tour, mettra alors en oeuvre, encore plus de travail vivant (force de travail) et mort (moyens de production, c'est-à-dire travail ancien fixé dans ces moyens).

"*Le résultat du procès de production capitaliste n'est ni un simple produit (valeur d'usage), ni une marchandise, c'est-à-dire une valeur d'usage ayant une valeur d'échange déterminée. C'est la création de la plus-value pour le capital, la transformation de fait de l'argent et la marchandise n'étant avant le procès de production que du capital en puissance. Dans le procès de production, la quantité de travail absorbée est supérieure à la quantité achetée. Cette absorption, cette appropriation de travail étranger non payé constituent le but immédiat du procès de production capitaliste. En effet, ce que le capital, en tant que capitaliste, veut produire, ce n'est ni de la valeur d'usage directement destinée à la consommation personnelle, ni de la marchandise destinée à être transformée d'abord en argent et plus tard en valeur d'usage. Son but, c'est l'enrichissement, la production de la plus-value, l'accroissement de la valeur, c'est-à-dire la conservation de l'ancienne valeur et la création de la plus-value. Ce produit spécifique, le procès de production capitaliste ne le réalise que par l'échange du capital contre du travail qui, pour cette raison, s'appelle travail productif*".
Marx K., *Histoire de Doctrines Économiques*, Éditions Costes, 1947, tome 2, p. 199-200, Traduction Molitor.

2. 2. La définition du travail productif et du travail improductif

Compte tenu de la spécificité du mode de production capitaliste, le travail productif ne peut être que celui qui produit de la plus-value et le travail improductif que celui qui en consomme. Le travail produit de la plus-value, lorsqu'il s'échange contre du capital, c'est-à-dire lorsqu'il s'échange, non seulement pour reproduire le capital dépensé au cours du procès de travail, mais également pour l'accroître. Le travail consomme de la plus-value lorsqu'il s'échange contre du revenu, quelle qu'en soit la forme : salaire, profit, rente, intérêt, impôt, etc., lorsqu'il est acheté uniquement pour la valeur d'usage qu'il produit, c'est-à-dire comme service.

> *"Seul est productif le travail directement créateur de plus-value, donc directement consommé dans le processus de la production pour la mise en valeur du capital ; seul est productif le travailleur qui dépense sa force de travail pour créer directement de la plus-value"*.
> Marx K., *Matériaux pour l'Économie*, in *Karl Marx, Gallimard,* La Pléiade, Paris 1963, tome 2, p. 387, traduction M. Rubel.

> *"Toutes les fois que l'on achète le travail non pour le substituer comme facteur vivant à la valeur du capital variable, mais pour le consommer comme valeur d'usage, comme service, le travail n'est pas du travail productif et le travailleur salarié n'est pas un travailleur productif. Son travail est alors consommé de manière improductive pour sa valeur d'usage, et non productivement comme source de plus-value"*.
> Marx K., *Matériaux pour l'Économie*, in *Karl Marx,* Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 2, p. 289, traduction M. Rubel.

> *"L'ouvrier productif est ici déterminé du point de vue de la production capitaliste. Smith a donné la solution définitive en définissant le travail productif comme le travail qui s'échange directement contre le capital : les moyens de production du travail et la valeur en général, argent ou marchandise, doivent d'abord se convertir en capital et le travail en travail salarié, dans l'acceptation scientifique du mot. (Ainsi que Malthus le fait remarquer avec raison, toute l'économie bourgeoise* [1]*, est fondée sur cette distinction de travail productif et de travail improductif : c'est du travail qui ne s'échange pas contre du capital, mais directement contre du revenu, du salaire et du profit, et naturellement contre les divers éléments qui ont leur part dans le profit du capitaliste, comme l'intérêt et la rente. Tant que le travail se paie encore partiellement lui-même, comme le travail agricole du paysan corvéable, ou s'échange directement contre du revenu, comme le travail manufacturier dans les villes d'Asie, il n'existe ni capital, ni travail salarié dans le sens de l'économie bourgeoise. Pour ces données, on ne s'appuie donc pas sur les résultats matériels du travail, ni sur la nature du produit, ni sur le rendement du travail en tant que travail concret, mais sur les formes sociales déterminées, les conditions sociales de la production où elles se réalisent.*
>
> *"Un acteur, un clown même, est donc un ouvrier productif s'il travaille au service d'un capitaliste, l'entrepreneur, et qu'il lui donne plus en travail qu'il en reçoit sous forme de salaire. Par contre, le tailleur à la journée, qui se rend à domicile pour réparer les culottes du capitaliste, ne crée qu'une valeur d'usage et*

[1] "Économie bourgeoise" est à prendre ici dans le sens d'économie capitaliste.

n'est donc qu'un ouvrier improductif. Le travail du premier s'échange contre du capital, celui du second contre du revenu. Le premier crée de la plus-value ; dans le second, il y a consommation de revenu.

"La distinction entre le travail productif et le travail improductif n'est faite ici que du point de vue du capitaliste, non de celui de l'ouvrier. D'où les insanités de Ganieh et consorts, qui comprennent si peu la question qu'ils demandent si le travail ou le métier de la fille publique ou le latin, etc. rapportent de l'argent. Un écrivain est un ouvrier productif, non parce qu'il produit des idées, mais parce qu'il enrichit le libraire éditeur et est donc salarié par un capitaliste".

Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques*, Éditions A. Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 12-3, Traduction J. Molitor.

Précisons quand l'argent devient capital.

"La conversion de capital argent en capital productif est l'achat de marchandises pour produire des marchandises. C'est seulement quand la consommation devient ainsi consommation productive qu'elle tombe dans la cycle du capital lui-même ; la condition requise est que la marchandise consommée serve à faire de la plus-value, et c'est là quelque chose de bien différent de la production (en soi, en général), et même de la production marchande, qui a pour but l'existence de producteurs ; le remplacement d'une marchandise par une autre, lorsqu'il obéit ainsi à la production de plus-value, est tout autre chose que l'échange pur et simple de produits dont l'argent est seulement le moyen".

Marx K., *Le Capital*, livre II, tome 1, ch. 2, Éditions Sociales, Paris, tome IV, 1960, p. 70, traduction Erna Cogniot

"Seul est productif le travail qui produit du capital. Mais les marchandises (ou l'argent) ne deviennent capital qu'en s'échangeant directement contre de la force de travail, pour être remplacées par plus de travail qu'ils en contiennent. Pour le capitaliste, en effet, la valeur d'usage de la force de travail ne consiste pas en la valeur d'usage réelle, en l'utilité de ce travail concret spécial, pas plus qu'il ne s'intéresse à la valeur d'usage du produit de ce travail : pour lui, le produit est de la marchandise avant toute métamorphose ; ce n'est pas un article de consommation. Ce qui l'intéresse, dans la marchandise, c'est que la valeur d'échange en soit supérieure au prix d'achat ; et la valeur d'usage du travail consiste pour lui en ce qu'il reçoit un quantum de temps de travail supérieur à celui qu'il a payé sous forme de salaire".

Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques*, Éditions A. Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 11-2, traduction J. Molitor.

Quand le travail s'échange contre du revenu ?

"Le travail consistant en un simple service destiné à satisfaire des besoins immédiats n'a rien à voir avec le capital, car le capital ne le met pas en oeuvre. Lorsqu'un capitaliste fait couper du bois pour rôtir un mouton, non seulement le coupeur de bois, mais le capitaliste, a un rapport de simple échangiste".

"Le coupeur de bois lui livre ses services - valeur d'usage - qui n'augmentent pas le capital, au contraire étant donné que celui-ci se consomme, puisque le capitaliste lui fournit en échange, une autre marchandise, sous forme d'argent. Voilà ce

qu'il en est des prestations de service que le travailleur échange directement contre l'argent d'autres personnes, et que celles-ci consomment".

"*Cette consommation du revenu fait toujours partie de la circulation simple, et non du capital*".

"*Ces prestations de service n'entrent pas dans la catégorie du travail productif (à moins que l'un des contractants se tienne face à l'autre comme capitaliste)*".

Marx K., *Fondement de la Critique de l'Économie Politique*, Anthropos, Paris, tome 1, 1967, p. 220, traduction R. Dangeville.

De ce qui précède, il ressort sans ambiguïté que la qualification : productif ou improductif du travail, indique uniquement dans quel rapport ce dernier se trouve face au capital-argent : s'il est acheté pour le reproduire et l'accroître ou bien s'il est acheté pour le consommer. Il suffit de dire que le travail productif est celui qui s'échange contre du capital et le travail improductif celui qui s'échange contre du revenu. Aucune autre détermination n'est nécessaire dans leurs définitions. Marx insiste sur ce point.

"*Pour distinguer le travail productif du travail improductif, il suffit de déterminer si le travail s'échange contre de l'argent proprement dit ou contre de l'argent capital*.

Marx K., *Un chapitre inédit du Capital,* Union Générale d'Éditions, Paris, Coll. 10/18, p. 238, traduction R. Dangeville.

"*Le procès de production capitaliste n'est pas non plus une simple production de marchandises. C'est un procès qui absorbe du travail vivant, qui transforme les moyens de production en moyens d'absorption de travail non payé*".

"*Il résulte de tout cela que le caractère spécifique de travail productif n'est en rien lié au contenu déterminé du travail, à son utilité particulière, à la valeur d'usage spéciale où il se réalise*".

"*Milton, par exemple, qui a écrit le "Paradis Perdu" fut un ouvrier improductif. Mais l'auteur qui fournit du travail à son libraire est un ouvrier productif. Milton produisit le "Paradis perdu" comme le ver à soie produit de la soie, de par sa nature. Il vendit ensuite son produit 5 livres sterling. Mais celui qui, sous la direction de son éditeur, fabrique des livres, mettons des manuels d'économie politique, est un ouvrier productif, parce que sa production est par définition soumise au capital qu'elle doit faire valoir*".

Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques*, Éditions A. Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 200-1, traduction J. Molitor.

Marx ne se lasse pas de multiplier les exemples : il pourchasse le jugement de sens commun qui, se fondant sur des apparences (même travail, conditions de vie voisine, etc.) met dans la même classe des travailleurs qui sont pourtant dans des rapports de production différents. Le même travail peut être dans un cas productif, et dans l'autre improductif. Dans un cas il peut valoriser le capital, dans l'autre être une dépense de revenu.

"*Une chanteuse qui chante comme un oiseau est un travailleur improductif. Lorsqu'elle vend son chant, elle est salariée ou marchande. Mais la même chanteuse, engagée pour donner des concerts et rapporter de l'argent, est un travailleur productif, car elle produit directement du capital. Un maître d'école qui donne des leçons n'est pas un travailleur productif. Mais lorsque, avec d'autres maîtres*

d'école, il est engagé dans une institution comme salarié pour faire fructifier par son travail l'argent des patrons d'institutions qui commercialisent l'enseignement, il est un travailleur productif".
Marx K., *Matériaux pour l'Économie,* in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 2, p. 393, traduction M. Rubel.

"*Le même travail (jardinage, couture, etc…) peut être exécuté par le même travailleur au service d'un capitaliste industriel ou d'un consommateur direct. Dans les deux cas, il s'agit d'un salarié ou d'un journalier, mais dans le premier c'est un travailleur productif, dans le second, un travailleur improductif : dans un cas, il produit du capital, et pas dans l'autre. En effet, c'est seulement dans le premier cas que son travail constitue un moment du processus d'autovalorisation du capital*".
Marx K., *Matériaux pour l'Économie,* in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 2, p. 294, traduction M. Rubel.

"*Le même travail peut être productif quand je l'achète comme capitaliste, comme producteur, pour en tirer profit, et improductif quand je l'achète comme consommateur, comme individu dépensant du revenu, pour en consommer la valeur d'usage, que celle-ci disparaisse avec l'activité de la force de travail ou qu'elle se fixe, se réalise dans un objet. Pour celui qui a acheté son travail comme capitaliste, la cuisinière d'hôtel produit une marchandise. Le consommateur de la côtelette de mouton doit payer le travail de la cuisinière qui remplace à l'hôtelier, déduction faite du profit, le fonds sur lequel il continuera de la payer. Mais si j'achète le travail d'une cuisinière, pour qu'elle me prépare mes repas, non pour faire valoir ce travail comme travail général, mais pour le consommer, l'utiliser sous cette forme concrète spéciale, ce travail est improductif, bien que fixé dans un produit matériel, marchandise vendable au même titre qu'elle l'est pour l'hôtelier. Il reste cette grande différence : la cuisinière ne me remplace pas le fonds sur lequel je la paie. En effet, je n'achète pas son travail pour qu'il forme de la valeur, mais à cause de sa valeur d'usage*".
Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques*, Éditions A. Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 24-5, traduction J. Molitor.

"*En soi, cette division du travail en productif et improductif n'intéresse en rien la spécialité particulière du travail, ni la valeur d'usage où se réalise cette spécialité. Dans l'un des cas, le travail s'échange contre du capital, dans l'autre contre du revenu ; dans l'un, le travail se convertit en capital et crée du profit pour le capitaliste ; dans l'autre, c'est une dépense, un des articles où se consomme le revenu. Par exemple, l'ouvrier d'un fabricant de pianos est un ouvrier productif. Son travail ne remplace pas seulement le salaire qu'il consomme, mais son produit, le piano. La marchandise vendue par le fabricant contient de la plus-value en sus de la valeur du salaire. Supposons qu'après avoir acheté tout le nécessaire je me fasse faire le piano chez moi. L'ouvrier sera improductif, parce que son travail s'échange directement contre mon revenu*".
Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques*, Éditions A. Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 17-8, traduction J. Molitor.

La distinction productif-improductif ne recouvre donc en rien les distinctions : travail manuel - travail intellectuel, production matérielle - production immatérielle, produits "utiles" - produits "inutiles", secondaire – tertiaire. Elle indique uniquement deux types de rapport avec le capital historiquement déterminés. Elle relève seulement d'une "époque économique".

> *"Le travail productif n'est qu'une expression ramassée pour désigner l'ensemble du rapport et la manière dont l'ouvrier et le travail se présentent dans le procès de production capitaliste. Par travail productif, nous entendons dans un travail socialement déterminé, qui implique un rapport bien précis entre vendeur et acheteur de travail. Ainsi, le travail productif s'échange directement contre l'argent-capital, un argent qui en soi, est du capital, ayant pour destination de fonctionner comme tel et de faire face comme tel à la face de travail. Seul est donc productif le travail qui, pour l'ouvrier, reproduit uniquement la valeur déterminée au préalable, de sa force de travail et valorise le capital par une activité créatrice de valeurs et posant en face de l'ouvrier des valeurs produites en tant que capital. Le rapport spécifique entre travail objectivé et travail vivant qui fait du premier le capital, fait du second le travail productif*".
>
> Marx K., *Un chapitre inédit du Capital*, Union Générale d'Éditions, Collection 10/18, p. 231-2, traduction R. Dangeville.

2. 3. - Les interprétations erronées

Malgré cette insistance, nombre d'auteurs se réclament de Marx, (et le citant partiellement) introduisent dans la définition du travail productif d'autres déterminants.

Ainsi en est-il de Jean Launay dans son article "Réflexion sur le concept de production" paru dans le n° 170 d'*Économie et Politique* (septembre 1968) et du *Traité Marxiste d'économie politique, "Le capitalisme monopoliste d'État"* au chapitre "les classes sociales" [1]. Dans les deux cas, il n'y aurait de production que de production de produits matériels, au terme du procès. (Il est en effet entendu qu'un chercheur, un ingénieur de fabrication, travailleurs essentiellement intellectuels, interviennent dans la production du produit matériel, puisqu'ils ont à le concevoir). Ce qui semble importer, c'est qu'à la fin du procès de travail, fut-il décomposé, le produit soit palpable, indépendant de la force de travail.

Jean Launay, avant même de parler de la production capitaliste, opère une distinction générale, valable semble-t-il pour toute époque : production et service. La production serait l'action de l'homme sur la nature (non compris l'homme) pour satisfaire ses besoins. Les services seraient "les activités d'homme à homme".

> *"L'activité de production est une forme d'activité commune à toute formation sociale. C'est celle pour laquelle l'homme entre en relation avec la nature, dans le but de satisfaire ses besoins*".
>
> *"Mais il n'est pas suffisant d'évoquer la relation de l'homme à la nature, pour préciser ce que nous entendons, par activité de production. Car l'homme est également un élément de la nature. La relation de l'homme à la nature, telle quelle, inclut les activités d'homme à homme, qui représentent l'essentiel des services. Or les services, à notre avis, ne constituent pas une production, mais une dépense*

[1] Ce chapitre est, à quelques variantes près, l'article de Serge Laurent "Les transformations en cours dans les classes et couches sociales" paru dans le n° 185 de la revue *Économie et Politique*, décembre 1969.

pour la société. L'activité de production est donc celle qui met en relation l'homme et la nature matérielle. La production a nécessairement pour résultat la création d'objets matériels. Le travail productif est celui qui concourt à cette création, dans les limites que nous définirons ultérieurement.
Launay J., "Réflexion sur le concept de production", *Économie et Politique*, n° 170, septembre 1968, p. 70.

Il ne nous est pas expliqué pourquoi les "services" (ainsi définis) sont "en soi" improductifs. Par contre, nous trouvons plus loin un essai de justification dans le cadre du mode de production capitaliste.

"Dans le mode de production capitaliste, la mise en valeur du capital se réalise essentiellement dans la production matérielle. Les produits matériels deviennent des marchandises. Posons-nous la question de savoir où se trouve le glissement qui fait que M. Denis (Valeur et capitalisme - Éditions sociales 1957) affirme implicitement (et, nous semble-t-il, de façon erronée) que certains services sont des marchandises et qu'à ce titre, le travail qui se trouve à leur origine est productif".

"Voyons ce qu'il écrit : "un garçon coiffeur, par exemple, crée de la valeur puisque ses services sont vendus par son patron… On voit donc qu'il serait erroné de refuser d'inclure dans le revenu national la valeur des services vendus sur le marché, sous la prétexte qu'ils sont immatériels. La valeur, en elle-même, n'a rien de matériel et un service immatériel peut très bien avoir de la valeur" (p. 94-95). Nous sommes tout à fait de l'avis de M. Denis sur ce qu'il dit de la valeur, mais ce que le coiffeur propriétaire de son échoppe vend dans l'exercice de son service, ce n'est pas un service immatériel, mais sa force de travail. (…) Que le garçon coiffeur vende sa force de travail qui est sa marchandise, est une manifestation de ce que la production marchande généralise à d'autres éléments que les produits matériels la détermination de marchandise. C'est objectivement sur la base de cette homogénéité que repose l'identification entre travail fourni dans la sphère de la production matérielle et travail fourni dans la sphère des services. Mais cette homogénéité n'est qu'apparente (…). La force de travail est une marchandise au niveau du marché et non au niveau de la production. Cette marchandise n'est que le produit des rapports de production et c'est parce qu'elle est un faux produit, une fausse production, que la justification du travail de service, comme travail productif implique la création conceptuelle d'un produit objectif : le service qui serait la véritable marchandise. Mais, comme nous l'avons dit, ce n'est pas le service qui est vendu, mais la force de travail. La conséquence de tout ceci est que la prise en compte des seuls rapports de production comme déterminant du caractère productif du travail aboutit à placer sur le même plan des éléments de nature différente.
Launay J., "Réflexion sur le concept de production", *Économie et Politique*, n° 170, septembre 1968, p. 85-6.

La confusion est extrême. M. Denis, cela va de soi, parle du garçon coiffeur, du salarié du propriétaire du salon de coiffure. Or, Jean Launay les confond. Le propriétaire n'achète pas la force de travail du garçon coiffeur pour la consommer, lui personnellement, mais pour vendre la valeur d'usage qu'elle aura produite. C'est bien la possibilité de vendre cette valeur d'usage qui l'intéresse, parce que cela lui permet de faire fructifier son capital. Il faut bien qu'il y ait production de cette valeur d'usage pour que le

propriétaire puisse la vendre au client, *à la valeur,* et pour qu'il puisse s'approprier la plus-value. Le client ne s'intéresse absolument pas à la force de travail indissociable du procès de travail. Reste un seul argument : la distinction *a priori* production-service, qui n'est justifiée nulle part.

Lorsque Marx emploie le terme de "service", il renvoie toujours à un rapport de production ; l'achat direct du travail pour sa valeur d'usage. Il ne l'emploie jamais pour faire la distinction : action sur la nature matérielle - activités d'homme à homme.

> *"Au lieu de parler de travail salarié, on parle de "services" terme qui oblitère le caractère spécifique du travail salarié et de son usage visant à accroître la valeur des marchandises contre lesquelles il est échangé, à créer de la plus-value ; le rapport spécifique qui transforme en capital l'argent et la marchandise se trouve ainsi effacé. Service, c'est le travail considéré uniquement comme valeur d'usage (chose accessoire dans la production capitaliste) ; de la même façon, le mot "produit" fait disparaître l'essence de la marchandise et la contradiction qu'elle renferme".*
> Marx K., *Matériaux pour l'Économie*, in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 2, p. 468, traduction M. Rubel.

La même erreur est commise dans le *Traité marxiste d'économie politique, Le capitalisme monopoliste d'État*. On y trouve au chapitre des "classes sociales" une succession de définitions du travail productif. Seule la première est correcte.

> *"(La classe ouvrière) ne comprend que la fraction des salariés (travailleurs manuels ou non) dont l'activité contribue directement à la création de la plus-value".*
> *"L'appartenance à la classe ouvrière implique nécessairement l'activité productive salariée créatrice de plus-value, mais la classe ouvrière ne comprend pas, pour autant tous les travailleurs salariés (ainsi ceux dont la fonction est de collecter la plus-value n'en font pas partie).*
> *Traité Marxiste d'Économie politique, Le capitalisme monopoliste d'État*, Éditions sociales, Paris, 1970, tome 1, p. 217.

> *"C'est son association au capital et l'accroissement de la valeur qui en résulte, cristallisée dans un produit matériel, qui définissent le travail productif".*
> *Ibidem,* p. 216.

> *"Par conséquent, la classe ouvrière se compose non seulement des prolétaires des champs, des usines, des mines et des chantiers qui en forment le coeur, mais aussi de l'ensemble des salariés intervenant directement dans la préparation et la mise en oeuvre de la production matérielle et à ce titre, producteurs de plus-value".*
> *Ibidem*, p. 218.

> *"Quels que soient la complexité, la nature (manuelle ou intellectuelle), le secteur (public ou privé) où s'exerce cette activité, l'appartenance à la classe ouvrière résulte pour l'essentiel de trois faits : ne posséder aucun moyen de production ; produire des marchandises ; ne pas participer à la collecte de la plus-value. Il s'agit là, certes, d'indications qui ne sauraient s'entendre ni s'appliquer de manière mécanique. Elles ne permettent pas toujours de cataloguer chaque travailleur de manière irréfutable mais elles soulignent le critère déterminant de l'ap-*

partenance à la classe ouvrière : la création de plus-value dans la sphère de la production matérielle".
Ibidem, p. 219.

"*A la différence des membres d'autres couches ou catégories sociales de salariés, l'ouvrier est directement associé aux moyens de travail ; il les met en oeuvre dans le cadre de la production matérielle ; il est un producteur direct de marchandises; il se trouve ainsi à l'origine de la plus-value que s'approprient ensuite les capitalistes. La classe ouvrière est donc constituée de l'ensemble des salariés qui, par leur octroi sur les moyens matériels de production, créent pour les capitalistes de la plus-value, du capital*".
Ibidem, p. 213.

Si l'auteur n'a pas vu l'incohérence de ses définitions successives, c'est qu'il considère qu'il n'y a de valeur d'usage que matérielle et, partant, qu'une marchandise ne peut être qu'un produit matériel. Aucune explication n'est donnée. Seule une citation de Marx extraite du tome 2, p. 211 de *l'Histoire des Doctrines Économiques*, est faite pour confirmer d'autorité la justesse du propos.

"*La caractéristique des ouvriers productifs, c'est-à-dire des ouvriers produisant du capital, c'est que leur travail se réalise en marchandise, en richesse matérielle*".

Si l'on a lu la suite de ce texte et surtout la critique d'Adam Smith (qui précisément avait commis la même erreur) dans les tomes 1 et 2 de *l'Histoire des Doctrines Économiques*, aucun doute ne peut subsister. Dans la suite du texte, Marx parle des productions non matérielles, et s'il écrit qu'à son époque elles se font rarement sur le mode capitaliste, il n'en dit pas moins qu'elles peuvent se faire sur ce mode, et que leur caractère n'a rien à voir avec leur qualification de productive ou d'improductive.

Certes, le terme de richesse matérielle peut induire en erreur. Mais la lecture de la critique d'Adam Smith permet de comprendre que Marx l'utilise dans un sens précis. Parce que la valeur d'usage matérielle ou immatérielle est vendue, elle devient une richesse matérielle pour celui qui vend, elle prend à un moment ou à un autre une forme (argent en particulier) qui est pouvoir de racheter plus de travail vivant et de travail mort, ou d'acheter des marchandises pour la consommation improductive.

"*Il faut cependant se garder de prendre cette matérialisation du travail au sens étroit de Smith*".

"*Lorsque nous parlons de la marchandise comme matière du travail, au sens de sa valeur d'échange, nous n'avons en vue qu'une existence fictive, uniquement sociale, de la marchandise, absolument distincte de sa réalité physique ; nous la donnons comme une quantité déterminée du travail social. Il se peut que le travail concret dont elle est le résultat n'y laisse aucune trace. Dans le produit manufacturé, cette trace est la forme extérieure qui reste à la matière première (…). Dans d'autres travaux industriels, on ne se propose pas de modifier la forme de l'objet, mais de le changer simplement de place. Par exemple, les marchandises importées de Chine en Angleterre. Ce n'est donc pas ainsi qu'il faut entendre la matérialisation du travail dans la marchandise. L'illusion vient ici de ce qu'un rapport social se présente sous forme d'objet*".

Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques*, Éditions Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 33-34, traduction J. Molitor.

L'auteur ne se doutait pas qu'en introduisant dans la définition du travail productif une détermination supplémentaire, à savoir la matérialité du produit, il excluait nécessairement de la sphère productive les transports. En effet, dans ce cas, la valeur d'usage produite est inséparable de l'acte même de produire. Ce qui est transporté (hommes ou objets) n'est, en lui-même, nullement affecté au cours de ce procès.

"Ce que vend l'industrie des transports, c'est le transport en lui-même. L'effet utile produit est lié indissolublement au procès du transport, c'est-à-dire au procès de production de l'industrie des transports. Hommes et marchandises voyagent en même temps que le moyen de transport, dont le voyage, le mouvement spatial, constituent précisément le procès de production qu'il effectue. L'effet utile n'est consommable que pendant le procès de production ; il n'existe pas comme objet d'usage distinct de ce procès de production ; fonctionnant comme article de commerce et circulant comme marchandise seulement après sa production. Il n'empêche que la valeur d'échange de cet effet utile est déterminée, comme celle de tout autre marchandise, par la valeur des éléments de production consommée en lui (force de travail et moyens de production) en ajoutant la plus-value créée par le surtravail des ouvriers occupés dans l'industrie des transports [1]*. De même, au point de vue de sa consommation, cet effet utile se comporte absolument comme d'autres marchandises. S'il est consommé à titre individuel, sa valeur disparaît par la consommation ; s'il est consommé à titre productif, en sorte qu'il soit lui-même un stade de production de la marchandise qui fait l'objet du transports, sa valeur est transférée à la marchandise elle-même comme valeur d'appoint. Ainsi la formule (du cycle du capital-argent) serait pour l'industrie du transport :*

$$A.M. \quad \overset{T}{\underset{Mp}{\dots\dots\dots}} \quad P\text{-}A'$$ [2]

puisque c'est le procès de production lui-même, et non un produit séparable de lui, que l'on juge et que l'on consomme. Elle a donc, à peu près, le même aspect que celle de la production, des métaux précieux : la seule différence est que A' est ici la forme convertie de l'effet utile engendré par le procès de production, et non la forme en nature de l'or ou de l'argent produits et évacuée pendant ce procès".
Marx K., *Le Capital,* livre II, tome 1, ch. "Le cycle du capital-argent", Les Éditions sociales, Paris, tome 4, p. 52-53.

---

1 Dans le contexte il s'agit bien sûr d'industrie des transports fonctionnant sur le mode capitaliste.

2 Marx ne le fait pas figurer dans la formule, mais A' = A + a, a étant l'équivalent argent de la plus-value produite dans le procès de production.

2. 4. Conclusion

Marx s'est interrogé sur les raisons pour lesquelles nombres d'auteurs étaient amenés à définir le travail productif et improductif d'après leur contenu matériel. Il en a vu de trois ordres :

> *« 1°) La conception fétichiste, propre au mode de production capitaliste et inhérente à sa nature même, selon laquelle les déterminations économiques : la forme de marchandise ou de travail productif sont une propriété qui revient en soi et pour soi aux agents matériels de ces concepts ou déterminations formelles.*
> *2°) Le fait de considérer le procès de travail en tant que tel, de sorte qu'un travail n'est productif que s'il aboutit à un produit matériel, puisqu'il n'est de richesse que matérielle.*
> *3°) Le fait que si l'on considère les éléments réels du procès de reproduction réel, il y a une grande différence, dans la production de richesse, entre le travail servant à créer des articles reproductibles et le travail effectuant de purs et simples articles de luxe ».*
> Marx K., *Un chapitre inédit du Capital,* Union Générale d'Éditions, Coll. 10-18, Paris, p. 236, traduction R. Dangeville.

Ces premières difficultés étant écartées, nous ne sommes pas pour autant en mesure d'opérer d'emblée une classification des travailleurs. S'il est aisé, compte tenu de ce que nous avons vu précédemment, de qualifier d'improductifs le personnel de service proprement dit, c'est-à-dire gens de maisons, domestiques, femmes de ménage, etc… dans la mesure où ils sont directement rémunérés par l'utilisateur des valeurs d'usage qu'ils produisent, il n'en va pas de même pour d'autres catégories de travailleurs. En effet :

> *"Certains travaux improductifs peuvent incidemment se rattacher au procès de production et leur prix entrer même dans celui des marchandises, l'argent dépensé pour eux formant une partie du capital avancé. Il peut donc sembler que ces travaux s'échangent directement contre du capital, et non contre du revenu".*
> Marx K., *Un chapitre inédit du Capital,* Union Générale d'Éditions, Coll. 10-18, Paris, p. 230-1, traduction R. Dangeville.

Nous ne traiterons dans les chapitres suivants que des salariés dans le mode de production capitaliste, puisque ce n'est que par rapport à lui que la qualification de productif ou d'improductif prend un sens. Etant donné que dans une formation sociale peuvent être présents plusieurs modes de production, nous éliminons un certain nombre de travailleurs : en particulier, tous les travailleurs indépendants, de la sphère de la production marchande simple.

> *"Mais qu'en est-il des ouvriers ou des cultivateurs qui travaillent seuls et ne produisent donc pas comme capitalistes ? Ou bien, et c'est toujours le cas du cultivateur (mais non du jardinier que je fais venir à domicile), ils sont producteurs de marchandises et je leur achète ces marchandises ; peu importe que l'artisan travaille sur commande et que le cultivateur me fournisse selon ses disponibilités. Ils sont pour moi vendeurs de marchandises, non pas vendeurs de travail ; cette situation n'a donc rien à voir dans l'échange du capital, ni par conséquent dans la distinction du travail productif et du travail improductif, distinction résultant simplement de ce que le travail est échangé contre de l'argent comme argent et contre de l'argent comme capital. Tout en produisant des marchandises, ils ne*

sont donc ni productifs, ni improductifs. Leur production ne rentre pas dans le mode de production capitaliste.

Il se peut que ces producteurs qui travaillent avec leurs propres moyens de production ne reproduisent pas seulement leur force de travail, mais encore créent de la plus-value, parce que leur position leur permet de s'approprier la totalité de leur surtravail, ou du moins une partie, même si l'autre leur est enlevée sous forme d'impôts (…). Mais, qu'il puisse s'approprier le produit total de son propre travail, au lieu de voir un tiers s'approprier l'excèdent de la valeur de son produit sur le prix moyen de son travail journalier, il ne le doit pas à son travail, qui ne le distingue pas des autres ouvriers, mais à la possession des moyens de production. C'est uniquement parce qu'il est propriétaire de ces moyens qu'il s'approprie son propre surtravail : il est son propre capitaliste et son propre salarié (….), et l'artisan ou le paysan qui produit avec ses seuls moyens se transformera peu à peu en petit capitaliste exploitant également le travail d'autrui, ou bien perdra ses moyens de production tout en restant le propriétaire nominal, comme dans le système des hypothèques, et se convertira en salarié. Telle est la tendance dans la société où prédomine le mode de production capitaliste.w
Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques,* Éditions Costes, Paris, 1947, tome 2, p. 209-10, traduction J. Molitor.

"(…) au sein d'une société (…) le mode de production du capital se développera dans une branche d'industrie, tandis que, dans les autres - l'agriculture par exemple - prédomineront, plus ou moins, des modes de production précapitalistes. Cependant :
1°) Le capital tend nécessairement à s'emparer partout des modes de production existants, et à les placer sous sa domination. Au sein d'une société, ou d'une nation déterminée, le capital obtient ce résultat en transformant toute activité en travail salarié.
2°) En ce qui concerne les marchés extérieurs, le capital propage de force son mode de production au travers de la concurrence internationale. La concurrence est, en général, le moyen grâce auquel le capital impose son mode de production".
Marx K., *Fondements de la critique de l'économie politique,* Anthropos, Paris, tome 2, 1968, p. 251, traduction R. Dangeville.

3. Les salariés de la sphère de la circulation

3. 1. La sphère de la circulation

La sphère de la circulation est constituée par les opérations relevant uniquement de la métamorphose de la valeur, c'est-à-dire le passage de la valeur : de la forme marchandise à la forme argent à la forme marchandise : M-A et A-M. Elle n'inclut pas le déplacement physique du produit. Dans la sphère de la circulation : ce qui se meut, c'est le titre de propriété sur le produit, et non le produit lui-même. Le mouvement des titres de propriété, qui s'accroît avec le développement de la production, exige du temps (le temps de vente et d'achat, la comptabilité, etc…)

"Le capital séjourne dans la sphère de circulation comme capital-marchandise et comme capital-argent. Ses deux procès de circulation consistent en une conversion de la forme marchandise à la forme argent et de la forme argent à la forme

marchandise. Le fait que la conversion de la marchandise en argent est simultanément ici réalisation de la plus-value incorporée à la marchandise et par la conversion ou reconversion de la valeur-capital à la forme de ses éléments de production n'altère nullement le caractère de ses procès comme procès de circulation, procès de la métamorphose simple des marchandises.

Les périodes de circulation et de production s'excluent l'une l'autre. Pendant sa période de circulation, le capital ne fonctionne pas comme capital productif, il ne produit par conséquent ni marchandise, ni plus-value".

Marx K., *Le Capital*, livre II, tome 1, ch. 5, Éditions Sociales, Paris, tome 4, 1960, p. 115, traduction E. Cogniot.

Il est nécessaire de distinguer la sphère de la production et la période de production d'une part, et la sphère de circulation et la période de la circulation d'autre part parce que seul dans le premier cas le capital est mis en valeur. Si Marx n'emploie pas respectivement les termes d'entreprises industrielles et d'entreprises commerciales ou bancaires, c'est parce que l'on peut trouver dans les unes et les autres des activités qui relèvent de la sphère de la circulation et de la sphère de la production. Dans les entreprises industrielles, l'achat des matières premières, l'embauche, le paiement des ouvriers, la vente des produits finis ou semi-finis, à d'autres entreprises industrielles ou à des entreprises commerciales, etc… ne concernent que la métamorphose de la valeur. Inversement, les entreprises commerciales assurent souvent le transport qui accroît la valeur d'usage du produit donc sa valeur d'échange dans les conditions capitalistes de production.

"Il faut considérer comme procès de production, prolongé à l'intérieur du procès de circulation, l'industrie des transports, la garde des marchandises et leur distribution sous une forme consommable. Ces épisodes accessoires de la circulation du capital marchandise se voient quelquefois confondus avec les fonctions propres du capital marchand ou commercial ; d'autres fois, ils se trouvent en pratique liée aux fonctions propres et spécifiques de ce dernier, bien qu'avec le développement de la division sociale du travail, la fonction du capital marchand ressorte clairement, c'est-à-dire se sépare de ces autres fonctions concrètes et existe, indépendants, en face d'elles. Notre but étant de définir ce qu'il y a de spécifiquement différent dans cette forme particulière du capital, nous ferons donc abstraction de ces autres fonctions. Pour autant qu'un capital, en particulier le capital commercial, dont la seule fonction est de servir dans le procès de circulation, rattache ces autres fonctions aux siennes propres, il ne se présente pas sous sa forme pure. Si l'on veut obtenir cette dernière, il faut écarter tout autre fonction.

Marx K., *Le Capital*, livre III, tome 1, ch. 16, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 280, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

3. 2. Le capital marchand ne prend pas part à la production de la plus-value, mais participe au profit

En d'autres termes, le travail qu'il met en oeuvre n'est pas producteur du plus-value. Nous nous trouvons dans un cas où tout se passe comme si le travail s'échangeait bel et bien contre du capital. Toutes les apparences y sont. Le capital marchand est rémunéré comme tout autre capital. Il achète de la force de travail, non pour le consommer pour lui, mais pour assurer l'activité de circulation de la valeur.

> *"La loi générale est que tous les frais de circulation qui résultent uniquement du changement de forme de la marchandise n'ajoutent pas de valeur à cette dernière"*.
> Marx K., *Le Capital,* livre II, tome 1, ch. 6, Éditions Sociales, Paris, tome 4, 1960, p. 137, traduction E. Cogniot.

Pour démontrer qu'il n'est pas un capital productif, il faut démontrer que le travail mis en oeuvre s'échange en fait contre du revenu. Marx donne malheureusement peu d'explications. Il écrit :

> *"Puisque dans notre hypothèse, les marchandises s'achètent et se vendent à leur valeur, il ne s'agit dans ces démarches que de la conversion de la même valeur d'une forme dans l'autre, de la forme marchandise à la forme argent* [1] *; il ne s'agit que d'un changement d'état. Si les marchandises se vendent à leur valeur, la grandeur de valeur reste entre les mains de l'acheteur la même qu'entre celles du vendeur ; seuls sa forme d'existence a changé. Si les marchandises ne se vendent pas à leur valeur, la somme des valeurs converties reste la même ; le plus d'un côté devient moins de l'autre côté.*
>
> *(…) Le changement d'état coût du temps et de la force de travail, non toutefois pour créer de la valeur, mais pour effectuer la conversion de la valeur d'une forme à l'autre (…). Lorsque donc les possesseurs de marchandises sont non pas des capitalistes, mais des producteurs directs et autonomes, le temps employé à l'achat et à la vente est à déduire de leur temps de travail et c'est pourquoi dans l'Antiquité comme au Moyen Age, ils se sont toujours efforcés de remettre ces opérations à des jours de fête"*.
> Marx K., *Le Capital,* livre II, tome 1, ch. 6, Éditions Sociales, Paris, tome 4, 1960, p. 119-20, traduction E. Cogniot.

L'autonomisation du capital marchand par rapport au capital industriel crée une illusion. En fait :

> *"Une fonction improductive en elle-même, mais constituant un moment nécessaire de la reproduction, qui était auparavant exercée par un grand nombre de gens à titre accessoire, ne change pas de caractère lorsque la division du travail en fait l'exercice exclusif d'un petit nombre de personnes, leur occupation particulière"*.
> *Ibidem,* p. 121.

> *"Le capital marchand n'est que le capital en fonction à l'intérieur de la sphère de la circulation. Le procès de circulation est une phase de l'ensemble du procès de reproduction. Mais aucune valeur, donc aucune plus-value n'est produite au cours du procès de circulation. Seules des modifications formelles de la même masse de valeur s'y produisant ; elles se résument en fait à la métamorphose des marchandises qui n'a rien à voir avec une création ou une modification de valeur. Si une plus-value est réalisée lors de la vente de la marchandise produite, c'est parce que cette dernière en contenait déjà ; par conséquent, lors de la seconde opération, la reconversion du capital-argent en marchandise (éléments de production, l'acheteur ne réalise pas davantage de plus-value, mais l'échange d'argent contre des moyens de production et de la force de travail ne font qu'amorcer*

[1] *"et de la forme argent à la forme marchandise"*.

la production de la plus-value. Tout au contraire, dans la mesure où ces métamorphoses nécessitent une période de circulation (période pendant laquelle le capital ne produit rien, donc pas de plus-value), elles restreignent la création de valeur, et la plus-value, exprimée dans le taux de profit, sera inversement proportionnelle à la durée de la période de la circulation. Le capital marchand ne crée ni valeur, ni plus-value, du moins pas directement".

Marx K., *Le Capital,* livre II, tome 1, ch. 16, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 291, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

Dans le chapitre précédent, nous étions arrivés à la conclusion que le caractère productif ou improductif d'un travail dépendait du rapport de ce travail au capital-argent. Il s'agissait de savoir s'il s'échangeait contre du capital argent pour le faire fructifier (le capital-argent est alors appelé capital proprement dit) ou pour le dépenser (il est alors du revenu).

Or, ici Marx semble tenir un tout autre raisonnement. Le procès de circulation est nécessaire à la reproduction du procès de production. Mais les marchandises se vendant, en définitive, à leur valeur, le temps de circulation, le travail qui s'effectue pendant ce temps, ne peut rajouter de la valeur à la marchandise. La valeur ne change pas, mais seulement sa forme.

Mais dira-t-on, comment expliquer le fait que le capital marchand est rémunéré comme tout autre capital ? D'où tire-t-il son profit, s'il ne le tire pas des travailleurs qu'il emploie ? Tout comme le capital investi dans la sphère de la production, il doit rapporter le profit annuel moyen. S'il n'en était pas ainsi, le capital marchand se transformerait entièrement en capital industriel, qui lui peut être mis en valeur. Aucun capital n'accepterait d'assurer le procès de circulation, s'il ne pouvait tirer profit de cette activité.

La rémunération du capital marchand ne peut être qu'un prélèvement sur la plus-value entièrement produite dans la sphère de la production.

"*Comme la phase de circulation du capital industriel constitue, au même titre que la production, une phase du procès de reproduction, le capital autonome en fonction dans le procès de circulation doit néanmoins rapporter le profit moyen annuel, tout comme le capital travaillant dans les différentes branches de la production. Si le capital marchand rapportait en pourcentage un profit moyen plus élevé que le capital industriel, une partie de celui-ci se transformerait alors en capital marchand. Si, au contraire il rapportait un profit moyen inférieur, le processus inverse se produirait : une partie du capital marchand se transformerait en capital industriel. Aucune espèce de capital ne possède plus grande facilité de modifier sa destination et sa fonction, que le capital marchand.*

Comme le capital marchand lui-même ne produit pas de plus-value, celle qui lui revient sous la forme de profit moyen constitue évidemment une fraction de la plus-value produite par la totalité du capital productif".

Marx K., *Le Capital,* livre III, tome 1, ch. 17, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 292-3, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

"Tout comme le capital industriel fait du profit en vendant le travail contenu et réalisé dans ces marchandises, travail dont il n'a pas payé l'équivalent, le capital marchand réalise du profit parce qu'il ne paie pas intégralement au capital productif le travail non payé contenu dans la marchandise (…) par contre la fraction de ce travail qu'il n'a pas payé et qui est encore incluse dans les marchandises, il

> *se le fait payer, lui, en les vendant. Le rapport du capital marchand à la plus-value est autre que celui du capital industriel. Celui-ci produit de la plus-value en s'appropriant directement du travail d'autrui non payé ; celui-là s'approprie une fraction de cette plus-value en se la faisant transférer par le capital industriel*".
> Marx K., *Le Capital,* livre III, tome 1, ch. 17, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 303, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

Le capital marchand s'empare d'une fraction de la plus-value parce que les marchandises sont achetées aux capitalistes industriels au-dessous de leur valeur. Etant donné le mécanisme de la mobilité des capitaux rappelé ci-dessus, la plus-value produite uniquement par le capital productif est partagée au prorata de leur masse par le capital productif total et par le capital marchand.

> "*Alors que le capital industriel réalise seulement le profit qui, comme plus-value, est déjà contenu dans la valeur de la marchandise, le capital marchand, par contre, ne fait de profit que parce que toute la plus-value (ou profit) n'est pas encore réalisée dans le prix de la marchandise que réalise le capital industriel. Le prix de vente du commerçant est donc supérieur à son prix d'achat non pas parce que le premier est au-dessus, mais plutôt parce que le second est en dessous de la valeur totale*".
>
> "*Le capital marchand participe par conséquent à l'égalisation de la plus-value en profit moyen, bien qu'il n'entre pas dans la production de cette plus-value. C'est pourquoi, le taux général de profit se trouve déjà diminué de la plus-value qui revient au capital marchand, ce qui constitue donc une diminution du profit du capital industriel*".
> Marx K., *Le Capital,* livre III, tome 1, ch. 17, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 297, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

Donc, pour qu'un capital soit rémunéré, il n'est pas nécessaire qu'il produise de la plus-value : par les mécanismes de l'égalisation du taux de profit, il s'empare d'une fraction de cette dernière. Et il le peut parce que l'activité dont il se charge est indispensable à la reproduction du procès de production. Pas de capital industriel sans capital marchand.

Ici donc le travail de la sphère de la circulation est bien payé par une fraction de la plus-value qu'il aide à prendre au capital industriel. Il est une dépense nette de revenu, pas du revenu individuel du capitaliste marchand, mais du revenu social. Il fait partie des faux frais de la production. Mais nous voyons que nous parvenons à ce résultat, conforme à la définition générale du chapitre précédent, que parce que Marx a posé que la circulation était une activité en elle-même improductive. Tout se passe comme si nous étions dans une argumentation circulaire :

1°) le travail improductif est celui qui s'échange contre du revenu, il est acheté pour sa valeur d'usage.

2°) les travailleurs de la sphère de la circulation sont rémunérés en fait par du revenu, l'achat de leur force de travail est une dépense nette, parce que leur activité est improductive.

Voilà la difficulté qui m'est apparue et que je n'ai pas résolue. On peut constater combien l'application des définitions générales ne vont pas sans mal et que la détermination productive ou improductive de telle ou telle catégorie de travailleurs n'est pas immédiate. Poursuivons, cependant, la présentation des propos de Marx.

3. 3. Que devient le surtravail des salariés de la sphère de la circulation ?

Selon les apparences, les salariés de la sphère de la circulation ne diffèrent en rien des salariés de la sphère de la production. En effet :

- leur travail est acheté par le capital variable du commerçant pour que le capital total avancé soit rémunéré. Il n'est pas acheté pour un service privé, c'est-à-dire contre du revenu du commerçant.
- leurs salaires sont déterminés par les frais de production et de reproduction de leur force de travail spécifique, et non par le produit de leur travail ; en d'autres termes, un surtravail est effectué et il est non payé.

> *"Cependant entre lui et les ouvriers directement employés par le capital industriel, il doit exister la même différence qu'entre ce dernier et le capital marchand, partant entre le capitaliste industriel et le commerçant. Comme le commerçant en tant que simple agent de circulation ne produit ni valeur, ni plus-value, il est impossible que les travailleurs du commerce qu'il emploie dans les mêmes fonctions lui produisent de façon immédiate de la plus-value.*
>
> Marx K., *Le Capital,* livre III, tome 1, ch. 17, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 302-3, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

En quoi diffèrent-ils exactement ?

> *"(Le salarié du commerce) dépense sa force de travail et son temps de travail dans ces opérations M-A et A-M ; et il vit de cela comme un autre vit en filant ou en faisant des pilules. Il accomplit une fonction nécessaire, puisque le procès de reproduction implique même des fonctions improductives. Il travaille tout aussi bien qu'un autre, mais la substance de son travail ne crée ni valeur, ni produit. Il fait lui-même partie des faux frais de la production.*
>
> *(…) Son utilité consiste (…) à diminuer la portion de force de travail social et de temps de travail social liée à cette fonction improductive. Il y a plus encore. Admettons que cet agent soit un simple salarié, mieux payé si l'on veut que les autres. Quelle que soit sa rétribution, en tant que salarié, il travaille gratuitement une partie de son temps. Il est possible qu'occupé journellement 10 heures, il touche le produit-valeur de 8 heures de travail. Les 2 heures de surtravail qu'il fournit ne produisent pas plus de valeur que ses 8 heures de travail nécessaire, bien que ces dernières lui procurent une partie du produit social. Premièrement, au point de vue social, nous voyons une force de travail utilisée pendant 10 heures en cette simple fonction de circulation. Elle n'est utilisée à rien d'autre, à aucun travail productif. Deuxièmement, la société ne paie pas ces 8 heures de surtravail, bien qu'elles aient été dépensées par l'individu qui les accomplit. Ce faisant, la société ne s'approprie ni produit, ni valeur additionnels. Mais les frais de circulation que notre homme représente diminuent d'un cinquième, tombent de 10 à 8 heures. La société ne paie point d'équivalent pour un cinquième de ce temps de circulation actif dont il est l'agent. Si c'est au contraire le capitaliste qui emploie cet agent, le non paiement de 2 heures diminue les frais de circulation de son capital, frais venant en déduction de ses recettes. Il y a pour lui un gain positif, puisque la limite négative de la mise en valeur de son capital se trouve moins étendue.*
>
> Marx K., *Le Capital,* livre III, tome 1, ch. 6, Éditions Sociales, Paris, tome 4, 1960, p. 121-2, traduction E. Cogniot.

Le surtravail des salariés du commerce, plus exactement de la sphère de la circulation n'est pas source de plus-value. Ce n'est pas lui qui fait directement la richesse du capitaliste marchand.

> "*(…) Le commerçant ne s'enrichit pas par un prélèvement sur le salaire ; de sorte qu'il ne fait pas intervenir dans le calcul de ses frais une avance pour du travail qu'il n'a que partiellement payé ; en d'autres termes, il ne s'enrichit pas en grugeant ses commis, etc…*"
> Marx K., *Le Capital,* livre III, tome 1, ch. 17, Éditions Sociales, Paris, tome 6, 1957, p. 303, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

Le travail du salarié de commerce profite au commerçant de deux façons :
1°) la masse du profit du commerçant dépendant de la masse du capital qu'il lui est possible d'utiliser dans le procès de circulation, plus il fait travailler de salariés plus son profit est grand.
2°) il pourra en employer d'autant plus que le travail non payé de ses commis sera plus important.

Bien que ne créant pas de plus-value, le travail du salarié de commerce permet l'appropriation d'une fraction de la plus-value, ce qui, pour le capital marchand aboutit au même résultat. Ce travail non payé est source de profit bien que n'étant pas source de plus-value.

Mais il faut dire plus encore. Il est indirectement productif, comme tout travail improductif. S'il ne servait pas, s'il n'était pas nécessaire, il disparaîtrait vraisemblablement. Le travail, mis en oeuvre par le capital marchand peut être indirectement productif en ce sens qu'il peut intensifier la productivité du capital industriel. De trois façons.

L'autonomisation du capital marchand fait qu'une moindre quantité de capital-argent est immobilisée dans la sphère de la circulation, et elle augmente de ce fait celui qui est directement utilisé à la production.

Abrégeant la période de circulation, il permet au capital productif de se reconstituer plus rapidement, donc augmente le rapport de la plus-value au capital avancé, donc le taux de profit.

Contribuant à étendre le marché et engendrant la division du travail entre capitalistes, il favorise la productivité du capital industriel et son accumulation.

Si donc, le travail de circulation ne crée pas de plus-value, il assure l'appropriation d'une fraction de cette dernière au bénéfice du capital marchand, et il favorise de plus l'accroissement de la masse de la plus-value et l'élévation du taux de profit.

3. 4. Quelles sont les tâches relevant de la sphère de la circulation ?

Pour son époque, Marx en dresse une liste, prenant soin d'exclure les tâches productives que l'on trouve dans les entreprises commerciales.

Relèvent de la sphère de la circulation, les activités suivantes : le temps d'achat et de vente, le calcul des prix, la comptabilité, la correspondance concernant l'achat et la vente, la tenue de la caisse.

Sont explicitement exclus : les transports, le stockage des marchandises et leur distribution sous forme consommable (emballage, assortiment, etc.).

Ultérieurement ces différentes tâches seront analysées. Auparavant, il nous faudra résoudre la difficulté rencontrée au paragraphe 3. 2.

Pour l'instant, on peut cependant exposer comment Marx justifie le caractère productif du travail exigé par le stockage des marchandises. Le cas est en effet intéressant : le

travail ne laisse aucune trace sur le produit matériel. Et, de plus, il est nécessité, apparemment, par la forme sociale de la production.

Le temps de vente et d'achat exige que la marchandise soit stockée, qu'elle reste en un lieu sans que sa valeur d'usage soit mise en oeuvre pendant une période minimale. Pour qu'il n'y ait pas d'interruption du procès de production et de reproduction, il est nécessaire qu'une certaine quantité de marchandises soient en permanence disponible à la vente. Le séjour du capital-marchandise sur le marché demande des dépôts et des magasins (c'est-à-dire du capital constant) et de la main d'oeuvre qui emmagasine et conserve ces marchandises (c'est-à-dire du capital variable).

Les frais occasionnés par le stockage ont apparemment en commun, avec les frais de circulation proprement dit, de résulter de la forme sociale du procès de production qui nous occupe, à savoir le mode de production capitaliste : en effet c'est parce qu'il faut un certain temps pour opérer la métamorphose de la valeur, le passage de la forme argent à la forme marchandise et vice-versa, que le stockage s'avère nécessaire. C'est l'erreur qu'a commis Adam Smith qui a confondu la forme de la provision avec la provision elle-même. En effet, quel que soit le mode de production, sous une forme ou sous une autre, la provision est nécessaire; soit comme capital productif, soit comme provision de marchandises ou capital-marchandise, soit comme fonds de consommation individuelle. Quelle que soit la forme prise par la provision suivant le mode de production, du travail est nécessaire pour conserver la valeur d'usage du produit.

En conséquence, les frais de stockage diffèrent nettement des frais de circulation proprement dit, en ce qu'ils ne sont pas occasionnés par la transformation de la forme de la valeur, mais par la conservation de la valeur d'usage. Celle-ci n'est pas augmentée mais son maintien demande que s'y ajoute du travail tant mort (moyen de production) que vivant (main d'oeuvre).

3. 5. Une interprétation erronée des frais de circulation

Dans leur ouvrage *Le capitalisme monopoliste*[1], A. Baran et P. Sweezy ont fait un contresens sur les frais de circulation tels qu'ils sont définis par Marx. Alors que ce dernier définit clairement les frais de circulation par les frais engendrés par la métamorphose de la valeur, ils déclarent que "conceptuellement (l'effort pour vendre) est identique aux frais de circulation de Marx" [2]. Or, pour eux, "l'effort pour vendre", c'est le travail consacré à rendre le produit plus vendable, en particulier par des ajouts qui seraient étrangers à la nature, à l'utilité du produit lui-même.

Reprenant une thèse de Thorstein Veblen [3], ils montrent que la production serait de plus en plus "contaminée" par les exigences formulées par les services commerciaux qui prétendraient que, pour accroître les ventes, il faut "surajouter" au produit des "aspects extérieurs" le rendant plus attrayant. Il y aurait la partie utile du produit et la partie superflue.

> *"L'apparition d'une situation dans laquelle les efforts de vente et de production s'interpénètrent au point d'être confondus amène un profond changement dans la composition des coûts de production socialement nécessaires, aussi bien que dans la nature du produit social lui-même". Vance Packard notait effectivement que "chaque fois que des ingénieurs de la branche des industries mécaniques se ras-*

[1] Éditions Maspero, Collection Économie et Socialisme, 1968.
[2] Ibidem, p. 113.
[3] Absentee Ownership and Business Entreprise in Recent Times, New York, 1923.

> *semblaient dans une salle de conférence, à la fin des années cinquante, ils se plaignaient fréquemment de ne plus être que des "presses-boutons" du service commercial*".
> Baran A., Sweezy P., *Le capitalisme monopoliste*, Maspero, Paris, 1968, p 128

Dès lors, Baran et Sweezy se posent la question :

> "*Que sont les coûts socialement nécessaires quand, pour reprendre les mots du Veblen, la distinction entre production et vente se trouve estompée ?… Il ne fait guère de doute qu'une grande partie du travail effectif impliqué dans la production d'une voiture a pour objet non de rendre le produit plus utile, mais plus vendable… Comment distinguer alors les travailleurs productifs de ceux qui ne sont pas productifs ? Comment séparer les coûts de production des coûts de vente*".
> *Ibidem*, p. 128.

Leur réponse est qu'il faut comparer, par exemple, dans la construction automobile :

> "*Les coûts actuels des voitures, tels qu'ils apparaissent (comprenant les coûts de vente intégrée) avec les coûts qu'atteindraient les voitures si elles étaient prévues pour remplir les mêmes fonctions mais de la manière la plus efficiente. Les coûts de ces dernières représenteraient alors les coûts socialement nécessaires des voitures et la différence entre ces coûts hypothétiques et les coûts réels des voitures représenterait les coûts de vente*".
> *Ibidem*, p. 128.

Il en découle donc que :

> "*La majeure partie de l'effort de vente est le fait non pas de travailleurs manifestement improductifs tels les vendeurs ou les agents de publicité, mais de travailleurs apparemment productifs : fabricants d'outils et de peinture, dessinateurs, mécaniciens, ouvriers à la chaîne*".
> *Ibidem*, p. 131.

Ne pas accepter la distinction qu'ils font entre le travail qui produit la partie utile et le travail qui vient se surajouter au sein même de ce qui apparaît comme la production pour faciliter la vente, c'est à leurs yeux se ranger du côté de l'"Économie moderne".

> "*Pour elle, tout ce qui est produit et "librement" choisi par les consommateurs constitue le seul produit significatif : tous les coûts impliqués dans le processus sont de même nature et sont par définition nécessaires. Partant, il est logique de rejeter comme étant antiscientifique toute distinction entre produit utile et produit inutile, entre travail productif et improductif, entre coûts socialement nécessaires et surplus*".
> *Ibidem,* p. 128-129.

Si les arguments donnés par l'"Économie Moderne" sont effectivement faux, il n'en reste pas moins qu'il est antiscientifique d'opérer la distinction produit utile et produit inutile. *En effet, les critères ne peuvent être que normatifs.* Si l'acheteur préfère une voiture avec enjoliveurs plutôt que sans, c'est parce qu'elle acquiert à ses yeux une valeur d'usage qu'il désire et qu'elle n'a pas autrement. Sa voiture remplit alors la même fonction qu'un beau costume ou un parfum. Ces derniers ne seraient-ils plus des valeurs d'usage ?

Que les travailleurs affectés à la coloration en bleu des lessives seraient plus utilement employés, du point de vue de la collectivité, à la production d'autres valeurs d'usage, ne fait pas de doute. Mais le capital n'a pas pour fonction, jusqu'à preuve du contraire, de satisfaire l'intérêt général. Que ce dernier provoque des modes, impose subtilement des produits ne provoquant en rien l'enrichissement de la personnalité de tout un chacun, est vraisemblable. Mais il n'a pas non plus pour fonction de faire le bonheur de l'humanité.

> *"Il est donc parfaitement exact - et en même temps symptomatique - que les économistes conséquents affirment que les travailleurs des branches de luxe par exemple, sont productifs, bien que les drôles qui en consomment les produits puissent être traités carrément de gaspilleurs improductifs. Ces travailleurs sont effectivement productifs "dans la mesure où ils augmentent le capital de leur patron, improductifs pour ce qui est du produit de leur travail". En fait, ce travailleur ne s'intéresse pas plus à la "merde" qu'il est obligé de produire que son employeur capitaliste, lequel se fout éperdument de ce qu'il fabrique".*
> Marx K., *Fondement de la critique de l'Économie Politique*, Anthropos, Paris, tome 1, 1967, p. 221, traduction R. Dangeville.

Le travailleur qui colore les lessives en bleu n'est pas du tout affecté aux tâches qui relèvent de la métamorphose de la valeur. On peut supposer d'ailleurs que de tout temps, le souci premier des capitalistes a été de vendre leurs marchandises et par conséquent de les rendre vendables : cela a pu nécessiter d'en modifier la forme, la qualité, etc…

Enfin relevons que Baran et Sweezy prennent l'expression coût du travail "socialement nécessaire" dans un sens tout différent de Marx. Ce dernier n'en donne pas une définition normative. Le temps de travail socialement nécessaire "n'est rien d'autre que le temps de travail exigé pour produire une quelconque valeur d'usage, dans les conditions normalement données de cette production, le travail se faisant avec la moyenne sociale d'habileté et d'intensité" [1].

4. Le travail de direction et de surveillance

4. 1. La double face du travail de direction et de surveillance

Ce travail a une double face parce que ce qu'il s'agit de diriger est à la fois le procès de travail en tant que travaux combinés et le procès de production, c'est-à-dire le procès d'extraction de la plus-value.

> *"Le travail de surveillance et de direction apparaît nécessairement toutes les fois que le procès de production immédiat prend la forme d'un procès socialement combiné, et qu'il n'est pas le travail isolé de producteurs indépendants. Mais il possède une double nature.*
>
> *D'une part, dans tous les travaux pour lesquels beaucoup d'individus coopèrent, la connexion générale et l'unité du procès s'expriment nécessairement dans une volonté directrice, dans des fonctions qui ne concernent pas les travaux partiels, mais l'activité globale de l'atelier, comme c'est le cas pour un chef d'orchestre. Il s'agit là d'un travail productif qui doit être accompli dans tout système combiné de production.*

[1] Marx K., *Le Capital*, Éditions Populaires, P.U.F. Paris, 1947, p. 31.

> *D'autre part, abstraction faite du secteur commercial [1] ce travail de surveillance est nécessaire dans tous les modes de production qui reposent sur l'opposition entre l'ouvrier en tant que producteur direct et le propriétaire des moyens de production. Plus cette opposition est grande, plus important est le rôle que joue le travail de surveillance. Il atteint, par conséquent, son maximum dans le système esclavagiste. Mais elle est également indispensable en régime de production capitaliste parce que le procès de production y est en même temps le procès de consommation de la force de travail par le capitaliste*".
> Marx K., *Le Capital*, Livre III, tome 2, ch. 23, "Intérêt et profit d'entreprise", Les Éditions Sociales, Paris, tome 7, 1959, p. 48-49, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

Quelle est alors la position de ces deux tâches par rapport à la mise en valeur du capital?

> "*Pour une partie le travail de la direction n'a d'autre source que l'hostilité entre le capital et le travail, et le caractère antagoniste de la production capitaliste ; il fait partie des faux frais de la production, tout comme les neuf dixièmes du travail nécessité par le procès de circulation*[2]".
> Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques,* Éditions Costes, Paris, 1947, tome 8, ch. "Le salaire de surveillance", p. 175-6, Traduction Molitor.

> "*L'exploitation du travail coûte du travail. Dans la mesure où le travail fait par le capitaliste industriel est simplement rendu nécessaire par l'opposition entre le capital et le travail, il entre dans les frais de ses surveillants et est déjà compté dans la catégorie du salaire. Ce sont là les faux frais de la production capitaliste*".
> Marx K., *Histoire des Doctrines Économiques,* Éditions Costes, Paris, 1947, tome 7, ch. "Intérêt et profit d'entrepreneurs", p. 257, Traduction Molitor.

Marx considère donc que, dès qu'il y a travail combiné, intégration de mouvements individuels dans un mouvement d'ensemble, la création d'un poste de direction et de surveillance est nécessaire à l'accomplissement du procès de travail, quel que soit le mode de production (esclavagiste, féodal, capitaliste, socialiste, etc…). Mais dans les modes de production caractérisés par l'opposition entre les producteurs comme possédant leur seule force de travail, le travail de direction et de surveillance acquiert un autre caractère : il est nécessaire pour que (par exemple, dans le mode de production capitaliste) le capital soit valorisé, la plus-value produite, c'est-à-dire concrètement pour que les horaires de travail soient respectés, les cadences tenues, le capital fixe ne soit pas détérioré, les marchandises ne soient pas appropriées directement par les producteurs eux-mêmes ("vol") etc. Le premier travail est productif, le deuxième est improductif.

Nous avons parlé pour l'instant que de tâches et non pas des travailleurs assurant ces fonctions de direction et de surveillance. En effet ils peuvent réaliser en même temps les deux aspects de ce travail, donc être à la fois productif et improductif. Ils peuvent

---

[1] En effet, les salariés du commerce sont des travailleurs improductifs. Ils aident par leur travail le capital marchand à s'approprier une fraction de la plus-value.

[2] Il s'agit du procès de circulation "proprement dit" c'est-à-dire le procès dans lequel s'opère la circulation au titre de propriété, la métamorphose formelle de la valeur.

avoir une fraction de leur temps où ils concourent directement à la production de la plus-value, et une autre fraction durant laquelle ils consomment de la plus-value la rémunération de ce temps venant en déduction du profit général.

> "*Le travail de surveillance et de direction, pour autant qu'il est consécutif au caractère antagoniste du capital et du travail, à la domination de l'un sur l'autre (tous les modes de production reposant sur l'opposition des classes possèdent ce caractère en commun avec le mode capitaliste), est en régime capitaliste directement et inséparablement mêlé aux fonctions productives, que tout travail social combiné impose aux individus comme travail particulier*".
> Marx K., *Le Capital*, Livre III, tome 2, ch. 23, "Intérêt et profit d'entreprise", Les Éditions Sociales, Paris, tome 7, 1959, p. 51, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

C'est la raison pour laquelle Marx a pu écrire que le capitaliste, dans la mesure où il intervenait lui-même dans le procès de travail, assurait une fonction productive. Donc, dans le profit qu'il s'approprie, il peut y avoir son salaire en tant que travailleur. Ce salaire est entièrement une fraction de la plus-value produite par ses ouvriers, s'il ne s'occupe que de diriger le procès de production, il est une fraction de la plus-value qu'il a contribué à produire s'il intervient dans la direction et la surveillance du procès de travail.

> "*Étant donné qu'il représente le capital productif engagé dans son procès de valorisation, le capitaliste remplit une fonction productive, qui consiste à diriger et à exploiter le travail productif. Contrairement à ceux qui l'aident à manger la plus-value, mais sans être dans le même rapport immédiat et actif avec la production, sa classe est, apparaît comme la classe productive par excellence. (Comme dirigeant du procès de travail, le capitaliste peut effectuer du travail productif, en ce sens que son travail étant intégré au procès de travail total, s'incarne dans le produit)*".
> Marx K., *Un chapitre inédit du Capital,* Union Générale d'édition, Coll. 10/18, Paris, p. 240, traduction R. Dangeville.

Si Marx qualifie bien d'improductive la fonction de direction du procès d'extraction de la plus-value, il ne nous en donne pas la démonstration, au moins dans les ouvrages cités dans l'introduction. Or, elle n'est pas évidente. Sa rémunération, bien que souvent fondue dans le profit d'entreprise, s'en distingue conceptuellement. Ce n'est pas parce qu'elle est fréquemment assurée par l'entrepreneur capitaliste qu'elle est improductive. Analysons ce profit d'entreprise.

4. 2. Le profit d'entreprise

Il s'agit de la part de plus-value que garde le capital industriel déduction faite des faux frais de la production, (travail pour assurer la métamorphose formelle de la valeur et travail de direction et de surveillance), des impôts, assurances et des intérêts à verser pour la part du capital qui a été emprunté. Ce profit d'entreprise est ce qui revient au détenteur du capital, qu'il ait effectué un travail quelconque ou non. Nombre d'économistes "classiques" et d'industriels ont voulu en effet présenter le profit d'entreprise comme le salaire rémunérant le travail de direction du capitaliste comme le salaire rémunérant le travail de direction du capitaliste. Il était d'autant plus aisé d'en accréditer l'idée que le capitaliste, en tant que support du capital, ne s'était pas encore distingué du directeur

d'entreprise, qui n'est qu'un salarié. Avec la généralisation du mode de production capitaliste, l'accumulation et la concentration du capital, on a vu les fonctions remplies par une seule personne être réparties entre plusieurs : le capitaliste, le directeur général, le directeur administratif, le directeur commercial, le directeur technique, l'ingénieur, le surveillant, etc… Le travail de direction et de surveillance devenant du travail salarié, apparaît sans contexte nettement différencié du profit d'entreprise et comme faisant partie des frais ou des faux frais de production.

> "*Dans sa tête (le capitaliste-entrepreneur) se formera nécessairement l'idée que son profit d'entreprise, loin de s'opposer de façon quelconque au travail salarié et d'être seulement du travail non payé, s'identifie plutôt à une rémunération de travail ou de surveillance, wages of superintendance of labour ; il considère que son salaire est supérieur à celui d'un simple salarié : parce que son travail est plus complexe, parce qu'il se rétribue lui-même*".
> Marx K., *Le Capital*, Livre III, tome 2, ch. 23, Les Éditions Sociales, Paris, tome 7, 1959, p. 45, traduction C. Cohen-Solal et G. Badia.

> *"Le capitaliste n'a aucune valeur historique, aucun droit historique à la vie, aucune raison d'être sociale qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié. Ce n'est qu'à ce titre que la nécessité transitoire de sa propre existence est impliqué dans la nécessité transitoire du mode de production capitaliste. Le but déterminant de son activité n'est donc ni la valeur d'usage, ni la jouissance, mais bien la valeur d'échange et son accroissement continu. Agent fanatique de l'accumulation, il force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les puissances productives et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure.*
>
> *Le capitaliste n'est respectable qu'autant qu'il est le capital fait homme. Dans ce rôle, il est, lui aussi, comme le thésauriseur, dominé par sa passion aveugle pour la richesse abstraite, la valeur. Mais ce qui chez l'un paraît être une manie individuelle est chez l'autre l'effet du mécanisme social dont il n'est qu'un rouage.*
>
> *Le développement de la production capitaliste nécessite un agrandissement continu du capital placé dans une entreprise, et la concurrence impose les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes à chaque capitaliste individuel. Elle ne lui permet pas de conserver son capital sans l'accroître à moins d'une accumulation du capital.*
>
> *Enfin, accumuler, c'est conquérir le monde de la richesse sociale, étendre sa domination personnelle, augmenter le nombre de ses sujets, c'est sacrifier à une ambition insatiable.*
>
> *Mais le péché originel opère partout et gâte tout. À mesure que se développe le mode de production capitaliste, et avec lui l'accumulation et la richesse, le capitaliste cesse d'être simple incarnation de capital. Il ressent une "émotion humaine" pour son propre Adam, sa chair, et devient si civilisé, si sceptique qu'il ose railler l'austérité ascétique comme un préjugé de thésauriseur passé de mode. Tandis que le capitaliste de vieille roche flétrit toute dépense individuelle qui n'est pas de rigueur, n'y voyant qu'un empiètement sur l'accumulation, le capitaliste modernisé est capable de voir dans la capitalisation de la plus-value un obstacle à des convoitises. Consommer, dit le premier, c'est "s'abstenir" d'accumuler ; accumuler, dit le second, c'est "renoncer" à la jouissance.*

Deux âmes, hélas ! habitent mon coeur
Et l'une veut faire divorce d'avec l'autre.

À l'origine de la production capitaliste - et cette phrase historique se renouvelle dans la vie privée de tout industriel parvenu - l'avarice et l'envie de s'enrichir l'emportent exclusivement. Mais le progrès de la production ne crée pas seulement un nouveau monde de jouissances : il ouvre, avec la spéculation et le crédit, mille sources d'enrichissement soudain. A un certain degré de développement, il impose même au malheureux capitaliste une prodigalité toute de convention à la fois étalage de richesse et moyens de crédit. Le luxe devient une nécessité de métier et entre dans les frais de représentation du capital. Ce n'est pas tout : le capitaliste ne s'enrichit pas, comme le paysan et l'artisan indépendants, proportionnellement à son travail et à sa frugalité personnels, mais en raison du travail gratuit d'autrui qu'il absorbe et du renoncement à toutes les jouissances de la vie imposé à ses ouvriers. Bien que sa prodigalité ne revête donc jamais les franches allures de celle du seigneur féodal, bien qu'elle ait peine à dissimuler l'avarice la plus sordide et l'esprit de calcul le plus mesquin, elle grandit néanmoins à mesure qu'il accumule, sans que son accumulation soit nécessairement restreinte par sa dépense, ni celle-ci par celle-là. Toutefois, il s'élève dès lors en lui un conflit à la Faust entre le penchant à l'accumulation et le penchant à la jouissance.

Marx, *Le Capital*, livre I, tome 3, ch. 24, Les Éditions Sociales, Paris, tome 3, 1950, p. 32-4, traduction J. Roy.

Le "capitalise en tant que tel", le capitaliste "pur" s'accapare le profit d'entreprise, c'est-à-dire une fraction du travail non payé des travailleurs productifs sans que cela nécessite de sa part du travail, ou tout au moins du travail permanent. Il n'est même pas un travailleur improductif. C'est un "oisif" dans une large mesure vivant quasi exclusivement du travail d'autrui. Le seul travail (improductif) que peut éventuellement fournir le "capitaliste en tant que tel" c'est de déterminer quand il est opportun de placer (ou déplacer) tout ou partie de son capital dans telle ou telle activité. Mais même pour cette tâche, nombre de capitalistes font appel à des spécialistes qu'ils rémunèrent pour cela.

Pour quelle raison Marx dit que le travail de direction et de surveillance du procès de production est improductif ?

Nous nous trouvons devant une difficulté semblable à celle rencontrée pour les salariés de la sphère de la circulation de la valeur. La justification, non clairement formulée, semble être : la surveillance du respect des horaires, etc. n'est pas liée au procès de travail, la libre adhésion des ouvriers à la tâche commune la rendrait superflue (ainsi en est-il dans les coopératives ouvrières, écrit Marx). Ce travail dépend du mode de production. Parce que ne produisant pas *directement* le contremaître, le directeur sont nécessairement payés par prélèvement sur la plus-value produite par les producteurs directs. La dépense de revenu semble être justifiée par le caractère improductif de la fonction. Or, dans les définitions générales, la détermination est inverse.

C'est la deuxième difficulté à résoudre.

5. Les salariés de l'État

5. 1. Position du problème

Est-ce que les salariés de l'État qui n'appartiennent pas à la sphère de la circulation (ceux-ci seraient de toute façon improductifs) sont productifs ? Leur travail paraît s'échanger non contre du revenu, mais bien contre du capital. Les biens produits ou les "services" rendus sont fréquemment vendus. Ces travaux s'insèrent dans le processus d'ensemble de la production et leurs prix rentrent dans le prix final des marchandises.

Il est impossible de répondre en considérant comme un tout les salariés de l'État. Il faut considérer dans chaque cas où l'État emploie des travailleurs s'il met en oeuvre du capital pour le valoriser ou non. Est-ce que les productions qu'il dirige se font sur le mode capitaliste, est-ce qu'elles sont "un processus d'auto-valorisation du capital qui incorpore le travail vivant comme son seul moteur " [1].

Les cas sont en effet très divers. Certaines activités (éducation nationale, police, armée, ponts et- chaussées) etc…) sont payées par l'impôt. L'État ne fait pas l'avance de capital, pour se faire rembourser ensuite en vendant le produit matériel ou immatériel. Dans d'autres cas, le prix de vente de ses produits est délibérément inférieur au coût de production [2] : il accepte un déficit au nom du "service public".

Dans d'autre cas encore, l'entreprise, propriété d'État fonctionne comme n'importe quelle entreprise privée, le prix de vente de ses produits oscillant autour du prix de production, c'est-à-dire assurant une rémunération "normale" du capital mis en oeuvre. Enfin, il se trouve aussi des cas où l'État possède des actions dans des entreprises à capital majoritairement privé : les travailleurs sont alors partiellement des salariés de l'État.

Pour pouvoir classer rigoureusement les salariés des différences administrations ou entreprises nationales, il faudrait connaître comment dans chaque cas le capital fonctionne effectivement, (les règles pouvant être contournées). Les bilans financiers ne suffiront d'ailleurs pas pour se prononcer. En effet, telle société, qui apparaît comme déficitaire, peut l'être que parce que l'État a opéré en le masquant un prélèvement abusif sur le produit de cette société.

Bien que cette analyse ne soit pas faite, on peut en attendant, poser des cas de figure abstraits sous lesquels se rangeront nécessairement les cas concrets :

1. La production de certaines valeurs d'usage (matérielles ou immatérielles) est financée par l'État (qui peut le faire grâce à l'impôt) et ce dernier ne fait pas payer l'usage des produits.
2. L'État fait payer l'usage des produits mais à un prix inférieur au coût de production, c'est-à-dire que le prix de vente n'assure qu'une reproduction simple. Le capital qu'il avance ne se trouve pas accru au bout du procès de travail.
3. L'État vend ses produits à un prix supérieur au coût de production, mais délibérément inférieur aux prix de production. Parce qu'il détient un monopole, il décide que le capital qu'il met en oeuvre sera sous rémunéré. Le taux de profit n'atteindra pas le taux de profit moyen.

---

[1] Marx K., *Matériaux pour l'Économie*, in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, tome 2, 1963, p. 391, traduction Rubel.

[2] On appelle coût de production, le prix payé par le capitaliste pour acheter les moyens de production (moyen de travail et matières premières) et la force de travail.

4. Enfin, l'État tend à vendre ses produits à un prix égal ou supérieur au prix de production.

A ma connaissance, il existe très peu de texte de Marx sur les salariés de l'État, et il n'a pas, bien sûr, abordé la question des travailleurs des entreprises nationalisées. Essayons, cependant, d'appliquer les définitions générales.

5. 2. Les productions payées uniquement par l'impôt

Les travailleurs sont payés par du revenu et non par du capital. En effet, l'État qui les embauche pour produire telle valeur d'usage, ne vend pas ensuite ce produit. Il ne retrouve pas, la production étant achevée, l'argent dont il s'est servi pour acheter la force de travail et les moyens de production. Il y a dépense nette de revenu. L'État n'est pas enrichi en employant ces travailleurs sur ce mode de production. Ces derniers auront effectué, tout comme n'importe quel salarié, du surtravail. La totalité des heures de travail qu'ils effectuent ne leur sont pas payées, car il y a un marché de l'emploi dominé par la production capitaliste, qui tend à fixer le prix de la force de travail.

Mais le surtravail, bel et bien effectué, (leur exploitation donc) n'aura pas servi à valoriser le capital de l'État. Le travail n'aura même pas servi à reconstituer le capital argent de départ. Le surtravail n'aura pas pris sa *forme* capitaliste : c'est-à-dire la plus-value.

Mais dira t-on que devient ce surtravail ? Le perd-t-il ? Marx ne démontre-t-il pas que la somme des prix de production est égale à la somme des valeurs produites ? Le capital de l'État n'intervient-il pas dans l'égalisation des taux de profit ? en d'autres termes n'y a t-il pas purement et simplement transfert de plus-value au bénéfice des capitalistes ?

Le transfert de plus-value d'une sphère de production à une autre se fait par le mécanisme d'égalisation du taux de profit. Or, il n'y a d'égalisation du taux de profit que parce que les capitaux cherchent à être le plus rémunérés possibles. L'argent de l'État dans le cas présent ne peut en aucune façon intervenir : non seulement il n'est pas rémunéré, mais encore il s'épuise totalement dans l'achat des moyens de travail et de la force de travail. Il ne peut intervenir puisqu'il disparaît.

Mais que devient le surtravail effectué ? Dans la mesure où l'État met à la disposition (entre autres) des capitalistes un produit dont ils n'auront pas à payer l'usage, la part du capital constant dans le capital total mis en oeuvre par les capitalistes diminue. En d'autres termes, les capitalistes vont pouvoir exploiter plus de travail vivant, donc accroître la plus-value produite, donc avoir un taux de profit moyen supérieur. Mais la plus-value supplémentaire n'a pas pour origine le surtravail des salariés de l'État, mais le travail supplémentaire que le capital est alors en mesure d'extraire des travailleurs qu'il emploie, lui, directement.

Le résultat serait exactement le même si la valeur d'usage produite dans l'exemple précédent par les salariés de l'État était une donnée naturelle. Si par exemple les routes bitumées étaient une donnée naturelle comme l'air et le soleil, de la même façon des économies seraient faites sur le capital constant et libéreraient du capital pour exploiter plus de travail vivant.

Le surtravail des salariés de l'État, dans les conditions de production considérées ici, disparaît bel et bien du point de vue de l'accumulation capitaliste. Il est matérialisé dans la valeur d'usage, mais il n'est pas « réalisé » par l'échange. Bien sûr, il n'est pas du tout indifférent pour l'accumulation capitaliste puisqu'il la facilite, mais il ne rentre pas directement dans sa composition, il ne la constitue pas.

Les salariés de l'État sont exploités comme tous les salariés d'une formation sociale où le mode de production capitaliste est dominant, mais leur travail ne sert ni à enrichir leur employeur, ni à valoriser son capital, ni à valoriser directement le capital fonctionnant sur le mode capitaliste (qui peut être public ou privé).

Ils sont donc des improductifs, du point de vue du capital. Encore une fois improductif ne veut pas dire inutile, y compris pour le capital. Cela veut dire qu'ils sont dans un rapport au capital différent de celui des travailleurs qui le valorise directement par leur travail.

> *"Certains travaux improductifs peuvent se rattacher incidemment au processus de la production ; leur prix peut même entrer dans le prix de la marchandise, en sorte que l'argent qu'ils ont coûté forme une partie du capital avancé. Ces travaux peuvent alors donner l'impression de s'échanger non contre du revenu, mais directement contre du capital. Prenons immédiatement le dernier cas, les impôts, le prix des services publics* [1]*, etc… Mais il s'agit là des faux frais de la production, d'un aspect en soi accidentel du processus de la production capitaliste et nullement d'un phénomène conditionné par lui, nécessaire et inhérent à son fonctionnement. Si, par exemple, tous les impôts indirects étaient transformés en impôts directs, ils n'en seraient pas moins payés comme auparavant, encore qu'ils ne constitueraient plus une avance sur le capital, mais une dépense de revenu. Le seul fait que cette transformation soit possible montre son caractère extérieur, indifférent et accidentel par rapport au processus de la production capitaliste. En revanche, s'il y avait transformation du travail productif, le revenu du capital, voire le capital lui-même, cesserait d'exister*".
>
> Marx K., *Matériaux pour l'Économie*, in *Karl Marx*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1963, tome 2, p. 391-2, traduction M. Rubel.

> *"Une route peut augmenter les forces productives en créant un trafic grâce auquel elle devient rentable. Certains travaux ou dépenses peuvent être nécessaires sans qu'ils soient pour autant productifs au sens du capital, c'est-à-dire sans que le surtravail matérialisé en eux ne soit réalisé par la circulation, ni la plus-value par l'échange. Par exemple, si un ouvrier travaille à une route douze heures par jour pendant un an, il aura produit un surtravail de six heures par jour, le temps de travail social nécessaire étant en moyenne de six heures. Mais si la route ne peut être vendue à raison de douze heures, mais de six heures seulement, sa construction n'aura pas été une affaire pour le capital, ni un travail productif pour lui. Le capital doit pouvoir vendre la route (les modalités de cette vente ne nous importent pas ici) pour que le travail nécessaire aussi bien que la plus-value soient valorisés ou bien qu'une portion du fonds général des profits (plus-value) lui soit attribuée comme s'il avait créé une plus-value.*
>
> *(…) Le Capital a atteint son niveau de développement le plus élevé, lorsqu'il crée les conditions générales du procès de production social, en agissant en tant que capital, et non en effectuant des prélèvements sur le revenu social, par voie fiscale. Dans ce dernier cas, le revenu n'est pas du capital, mais un fonds de travail, et le travailleur, bien que salarié, a un statut économique différent de celui du salariat proprement dit.*

---

[1] R. Dangeville dans *Un chapitre inédit du Capital* (Coll. 10/18) a traduit : le prix des services de gouvernement , p. 231.

Marx K., *Fondements de la Critique de l'Économie Politique*, Anthropos, Paris, tome 2, 1968, p. 23-24, traduction R. R. Dangeville

"Tant qu'elles ne peuvent être effectuées dans les conditions propres au capital, toutes les conditions générales et sociales de la production [1] *doivent donc être payées par une portion du revenu national, par la caisse de l'État, les ouvriers ne feront pas alors figure de travailleurs productifs, bien qu'ils augmentent la force productive du capital".*
Ibidem, p. 25.

5. 3. Les productions vendues à leur coût de production

Ce cas diffère du précédent en ce que le "fonds de travail" de départ se trouve reconstituer à la fin du procès de travail. Il permet alors de reproduire le même procès, sans prélèvement nouveau sur le revenu national. La vente du produit à son coût de production permet la reproduction de la force de travail, assure la vie des producteurs. Mais, pas plus que dans le cas précédent, le surtravail prend la forme de la plus-value et enrichit l'État. Ce que Marx dit dans les citations précédentes est valable pour ce cas de figure. Cette production ne se fait pas sur le mode capitaliste.

5. 4. Les productions vendues à un prix inférieur au prix de production

L'État peut décider (et le fait effectivement) que son capital sera systématiquement sous rémunéré. Dans ce cas, une plus-value apparaît, il se l'approprie, mais il ne fait pas payer, à *sa valeur,* la totalité du surtravail fourni. L'incidence indirecte sur le capital fonctionnant vraiment sur le mode capitaliste est la même que dans le premier cas : cela accroît le taux de profit moyen, mais nullement par un transfert de plus-value. C'est en permettant de diminuer la part de capital constant. Le capital *systématiquement* sous rémunéré, sur longue période, ne rentre pas dans l'élévation du taux de profit moyen des capitaux mobiles c'est-à-dire se dirigeant *systématiquement* vers les productions à taux de profit élevé.

Sommes-nous dans des rapports de production capitalistes, bien que le capital soit systématiquement sous-rémunéré ?

Il faut rappeler que la disposition des moyens de production et des fruits de travail par les non-producteurs ne suffit pas à caractériser le mode de production capitaliste. Dans le mode de production esclavagiste, les travailleurs étaient aussi séparés des moyens de production. Il semble que d'autres critères soient nécessaires : la "libre" affectation des capitaux et des travailleurs, et l'échange des marchandises tendanciellement à leur valeur.

5. 5. Les productions vendues au prix de production

Dans ce cas-là, l'État ne détient pas le monopole de production. Apparemment, le capital se comporte alors comme des capitaux privés. Il est mis en valeur. Il semble "fonctionner" sur le mode capitaliste.

On reviendra ultérieurement sur ces questions qui ne sont qu'esquissées ici. Un détour est nécessaire pour répondre d'une façon satisfaisante : l'analyse du concept de capitalisme d'État.

---

[1] Il s'agit des routes, canaux, etc…